JAB 1000 Lausanne 9
Annoncer les rectifications d'adresse

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ?
Frs 25.– au CCP 10–220 94–5

L^A D^ISTINCTION

Sociale — Politique — Littéraire
Artistique — Culturelle — Culinaire

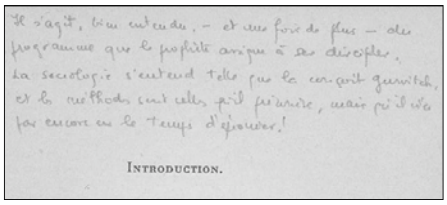
84

23 juin 2001
paraît six fois par an
quatorzième année

«Strč prst skrz krk!»
(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

Sciences zumaines

Pour une archéologie de la sociologie


Il s'agit, bien entendu, – et une fois de plus – du programme que le prophète unique assigne à ses disciples. La sociologie s'entend telle que le conçoit Gurvitch, et les méthodes sont celles qu'il préconise, mais qu'il n'a pas encore eu le temps d'éprouver!

INTRODUCTION.

Il y a toujours quelque mystère à trouver un livre d'occasion. À qui a-t-il appartenu? À quelle occasion a-t-il été acheté et pour quels motifs? Pourquoi se retrouve-t-il là, vendu à vil prix, jeté?

En page de couverture, son ancien propriétaire a noté son nom, P. Conne, et une date, été 1950. Faisait-il beau, cet été-là? A-t-il acheté ce livre pour le lire à la plage en douce compagnie? Par intérêt? Pour préparer un cours? Des examens?

Les premières pages sont couvertes de notes de l'ancien propriétaire. Au début de l'introduction du livre (*«La vocation actuelle de la sociologie»*), on lit, dans une belle écriture, cette remarque déjà mordante: *«Il s'agit, bien entendu –et une fois de plus– du programme que le prophète unique assigne à ses disciples. La sociologie s'entend telle que le conçoit Gurvitch et les méthodes sont celles qu'il préconise, mais qu'il n'a pas encore eu le temps d'éprouver!»* Le ton de la remarque fait pencher pour une personne déjà assurée d'elle-même, qui en a vu d'autres et qui n'est pas dupe de la rhétorique vaine.

L'ancien propriétaire note plus loin dans l'introduction, à propos d'une note ou, modestement, Gurvitch se cite lui-même avec emphase: *«Admirable!»*. Il relève en outre que *«M. Gurvitch»* introduit de la confusion, propose des catégories de délimitation des objets de la sociologie assimilables à *«un grand fouzytout!»* La remarque est tout à fait pertinente.

Le chapitre premier (*«Les faux problèmes de la sociologie au XIXe siècle»*) commence par cette remarque joliment envoyée: *«Très mauvais chapitre. Que certains problèmes aient été mal posés ne signifie pas qu'ils se posent encore! Et l'argumentation de Gurvitch est un mélange de truismes ou de raisons spécieuses, allant rarement à l'essentiel, trop exclusivement attachées aux théories. Les renvois continuels à des chapitres suivants du livre, cette manière de réfuter, dans l'introduction, par ce qu'on démontrera ensuite est détestable et a un petit ton dogmatique déplaisant. Une fois de plus se vérifie qu'on fait de mauvais livres en juxtaposant des articles de revue ou des conférences.»* M. Conne en a vu d'autres, visiblement, et il n'est pas dupe.

Dans ce même chapitre, l'ancien propriétaire relève, à propos de l'affirmation de Gurvitch selon laquelle *«les conflits entre l'individu et la société ne peuvent ainsi qu'être artificiellement construits par la confrontation de l'individu avec un type de société qui ne correspond pas à celui auquel il est effectivement adapté»*: *«Tout de même!»* Il relève aussi que Gurvitch, qui résume en quelques lignes différentes théories psychologiques, *«paraît à vrai dire fort mal connaître la psychologie!»*, contrairement à lui, peut-être?

Le chapitre II (*«La sociologie en profondeur»*) est aussi commenté au début: *«Le terme fait immédiatement penser à la "psychologie des profondeurs", et l'on craint que Gurvitch ne se décerne ici je ne sais quelle qualité de "profondeur". Ne nous étonnons pas, à la lecture, le chapitre paraît quelque peu abscons!»* En page 49, c'est la dernière remarque de l'ancien propriétaire avant longtemps. En page 132, une marque de lecture, une feuille quadrillée, vide. Vers la page 211, les feuillets du livre ne sont plus coupés, signe que le propriétaire, las, a dû abandonner la lecture.

Une surprise cependant, plus loin. Dans le chapitre VI (*«Le problème de la conscience collective dans la sociologie de Durkheim»*), les notes reprennent pour quelques pages (354-368). Le ton est de plus en plus agacé. Par exemple, sur une remarque de Gurvitch à propos de la conception de la vie sociale chez Durkheim, comme si celle-ci était *«disposée en paliers de profondeur»*, le critique relève malicieusement: *«Il attendait Gurvitch!»* A propos d'une remarque sur l'interprétation de la conscience collective chez Durkheim, il note simplement: *«Ridicule!»*.

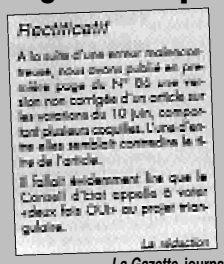
En page 368, une dernière marque de lecture, cette fois une invitation à deux conférences publiques du fameux (?) Fritz Wartenweller sur *«Les peuples de Couleur et Nous»*, au palais de Rumine, en janvier 1957. Nous sommes donc sept ans plus tard. On peut imaginer M. Conne, reprenant ce livre quelques années après l'avoir posé, se replongeant brièvement dans son contenu avant de décider de tout laisser tomber. Gurvitch a eu raison de sa détermination.

Georges Gurvitch, s'il fut un éminent professeur de sociologie à la Sorbonne, est très largement oublié aujourd'hui. Tant mieux.

J.-P. T.

Georges Gurvitch
La vocation actuelle de la sociologie
PUF, 1950, 607 p., 1200 FF (anciens)

Le triangle des turpitudes

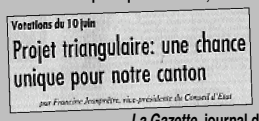

Rectificatif

A la suite d'une erreur malencontreuse, nous avons publié en première page du N° 83 une version non corrigée d'un article sur les votations du 10 juin, comportant plusieurs coquilles. L'une d'entre elles semblait commettre le titre de l'article.

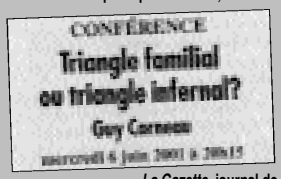
Il fallait évidemment lire que le Conseil d'Etat appelle à voter «deux fois OUI» au projet triangulaire.

La rédaction

La Gazette, journal de la fonction publique vaudoise, 31 mai 2001, page 1


Votations du 10 juin
Projet triangulaire: une chance unique pour notre canton
par Francine Jeanprêtre, vice-présidente du Conseil d'Etat

La Gazette, journal de la fonction publique vaudoise, 31 mai 2001, page 1


CONFÉRENCE
Triangle familial ou triangle infernal?
Guy Corneau

La Gazette, journal de la fonction publique vaudoise, 31 mai 2001, page 2

L^A D^ISTINCTION
Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction
case postale 465
1000 Lausanne 9
Y-mêle:
La.Distinction@bluewin.ch
Vouèbe:
www.distinction.ch
Abonnement:
Frs 25.–
au CCP 10–22094–5
Prix au numéro:
Suisse: 4.35 francs
France: 18.25 francs
Belgique: 99 francs
Europe hors-CH: 2.90 €
Collaborèrent à ce numéro:
Jean-Frédéric Bonzon
Anne Bourquin Büchi
Denis de Burbo
Edith Clip
Théo Dufilo
Maud Luisier
Gil Meyer
Henry Meyer
Lauranne Montadori
Claude Pahud
Marcelle Rey-Gamay
Schüp
Marianne Sion
Cédric Suillot
Josette Suillot
Jean-Pierre Tabin

«Comme nous disposons de peu de moyens financiers, nous devons faire avec les moyens que nous avons, qui sont très riches.»
Charly Rothen, in *24 Heures*, 13 février 2001

«...il n'y a pas que les artistes morts qui ont du succès, voyez Picasso!»
Raphaël Aubert, journaliste culturel, supra RSR1 La Première, 25 février 2001, à 18h30.

«Comme la double hélice de l'ADN qui définit la vie, notre trajectoire se définit par une triple hélice: éducation, travail et loisirs.»
Charles Goldfinger, «consultant international en stratégies», in *Le Temps*, 22 février 2001

«Je trouve dommage de tuer le fœtus avant même qu'il soit conçu.»
Jacques Pernet, conseiller communal radical et président des hôteliers lausannois,au Conseil communal de Lausanne, 20 mars 2001, à 21h30

«Le responsable des pompes funèbres ne conteste pas l'escroquerie par métier dont il est accusé. Mais c'est avec une certaine morgue qu'il affronte les juges et les familles parties civiles.»
Patrick Combremont, journaliste, in *Le Temps*, 27 mars 2001

«Mes parents étaient libéraux, ma mère avait même quelque tendance gauchiste.»
François Carrard, directeur général du CIO, in *Le Matin*, 25 mars 2001

«Le succès lui est tombé dessus comme une avalanche, mais le gamin a su garder la tête froide.»
Cécile Schmidt, à propos de Faudel, supra RSR1-La Première, 21 mars 2001, 19h12

«Et voilà qu'après le licenciement qu'on a appris ce matin de Jean-Philippe Ceppi, (...) vous retrouvez un peu la glaise du marbre.»
Pascal Décaillet, à Jacques Pilet, supra RSR1-La première, 3 avril 2001, vers 18h45

«...nous étudions en ce moment une culture d'une société du plateau des Andes dans laquelle, grosso modo, l'avenir est situé derrière et le futur devant. Ce qui a des retombées culturelles importantes...»
Rafael Núñez, maître assistant en psychologie à l'Université de Fribourg in *Le Temps*, 3 avril 2001

«Que l'on nous explique, si ce constat se révélait exact, ce que font dans les classes les centaines d'enseignants qui mettent toute leur énergie à contribuer à la réussite de la réforme et qui, tous les matins, se lèvent afin d'assumer leur mission.»
Jacques Daniélou, président de la Société pédagogique vaudoise, in courrier des lecteurs de *24 Heures*, 2 avril 2001

(Publicité)

Une coopérative autogérée, alternative.
Une librairie indépendante, spécialisée en sciences sociales et ouverte sur d'autres domaines.
Un service efficace et rapide.
Un rabais de 10 % aux étudiants et de 5 % à ses coopérateurs.

LIBRAIRIE BASTA ! Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne,
Tél./fax: 625 52 34 / E-mail: basta@vtx.ch
Ouvertures: LU 13h30-18h30,
MA-VE 9h00-12h30, 13h30-18h30, SA 9h00-16h00
Librairie Basta ! - Dorigny, BFSH 2, 1015 Lausanne,
Tél./fax/répondeur 691 39 37
Ouvertures: du lundi au vendredi, de 8h30 à 17h30

Viens, femme, te rasseoir sur le banc...

Courrier des lecteurs

Pas de tout repos

J'ai entendu dire par une de vos lectrices qu'un marathon tout nu en bottes de caoutchouc se préparait dans le parc de Mon Repos, pour fêter le cinquantième anniversaire du célèbre club fétichiste «Bootboot». Je trouve qu'il n'y a rien de plus sexy qu'un homme, moustachu si possible, qui court en bottes de caoutchouc dans la nature, aussi n'aimerais-je pas manquer cet affriolant spectacle. Pouvez-vous me renseigner?

Céleste Epascher, d'Ouchy

Le parc aux sentiers qui bifurquent

Occupant depuis quelques années l'envié poste d'observation de la butte monreposienne, j'ai assisté dimanche dernier à un ballet tout à fait comique. Sous mes yeux latéraux, Maude et Bertrand sacrifiaient à leur rite (courir en rond pour faire reculer la vieillesse et la mort), oui, et je peux certifier qu'ils ne se couraient pas l'un après l'autre, non, mais chacun dans un sens, si bien qu'ils se croisaient. Ils auraient dû se croiser deux fois par tour, n'est-ce pas? Eh bien ils ne se croisaient qu'une fois, ou alors même pas du tout. Pourquoi? Parce que Bertrand triche. Il se cachait derrière le séquoia et dès que Maude arrivait, paf, il se mettait à courir d'une belle foulée vigoureuse et élastique, puis retournait se cacher. Entre deux tours, il s'endormait parfois et c'est pourquoi ils ne se croisaient pas. Quelle mentalité! Mais son vilain stratagème ne lui servit à rien, car il s'est tout de même fatigué avant Maude, qui a donc gagné. Bravo!

Rodriguo Tortilla, perroquet du Chili, au Parc de Mon Repos

Rencontres

Moi j'aimerais bien que miss Opiumeater, l'anthropologue qui s'intéresse au courrier des lecteurs de *La Distinction*, me contacte. Je n'avais encore jamais écrit de lettre de lecteur, mais maintenant que c'est fait, j'attends impatiemment que vous me fassiez parler, chère Lana, et que l'on procède à un groupe de discussion à deux.

Ari Dunlop, équarrisseur, de Brétigny

Éthologiste éthique

Biologiste de formation, spécialiste du comportement animal, j'ai toujours su que les humains ne se différenciaient que peu des autres mammifères. Je suis heureux de vous annoncer que cette thèse s'est vérifiée, et que notre psychologue culturelle de service se fourvoie lourdement (cf. *La Distinction* n° 83).

Lorsque j'ai reçu d'elle, par votre intermédiaire, une lettre me convoquant pour une rencontre au Parc, j'ai bien rigolé: j'y travaille et j'y suis tous les jours. Tout de même, au jour dit, j'ai enlevé mes bottes et ma salopette, et je me suis déguisé en jogger, pour passer incognito –en plus je connais bien ces dames et leur chien, et je savais que je n'avais rien à craindre, moi: Cassandre n'attaque que les ploucs en survêtement rose, comme cet olibrius de… je me comprends.

Or quelle n'a pas été ma surprise: nous étions plusieurs centaines d'hommes à courir. La plupart d'entre eux étaient visiblement en chasse, saison du rut oblige. J'ai même vu plusieurs des ex de Maud, dont en particulier machin, ce qui m'a mis dans une humeur noire. Et, j'en ai à peine cru mes yeux, elle était là, dans le parc, à courir elle aussi, suivie d'un essaim grossissant de mâles –mais ils avaient choisi la mauvaise tactique: elle est très bien entraînée et ne se laissera pas facilement rattraper. Quant à moi, j'ai tenté de la croiser à maintes reprises, cela a réussi pas moins de deux fois; la première, elle m'a fait un sourire vaguement contrit; la deuxième elle m'a soufflé, essoufflée: «infatigable!» –et comme j'étais fatigué, je n'ai rien pu dire, j'ai juste fait une sorte de grimace vaguement dégagée.

Le pire était tous ces mecs vaguement émoustillés qui parcouraient le parc dans tous les sens; on ne pouvait plus se croiser.

Alors voilà, votre psychologue avait tort deux fois: les participants à votre courrier des lecteurs sont plus nombreux qu'elle ne pensait. Et puis les mâles sont déterminés par leurs hormones et par la saison, pas par les symboles ou par les sentiments. Au fait, elle nous observait depuis quel poste d'observation? Et d'ailleurs pour voir quoi? À part Maud et les joggers, je n'ai vu personne. Même nos deux dames habituelles, Berthe et Daniela, avec leur clébard, n'étaient pas là. Une vraie troupe de Huns, ces coureurs derrière leur Maud –Attila…

Bon j'espère que Maud lira ce message subliminal et reviendra à la volière. Je lui offrirai un verre à la nouvelle buvette, c'est promis.

Marcel Bellebottes, jardinier paysagiste et responsable des écureuils au service de Parcs et promenades

Dévoilement

Les indices sont trop nombreux maintenant: j'ai le plaisir de vous enfoncer, et de vous annoncer que le seul et récurrent apocryphe de votre distingué périodique, c'est votre courrier des lecteurs. Après de très nombreux recoupements, après un séminaire de plusieurs semestres que j'ai organisé avec maints collègues de la Faculté des Lettres, dont des logiciens émérites, des philologues analytiques et des sociologues retraités, ce courrier des lecteurs est faux; c'est la conclusion qui s'impose. Le doute lancinant que certains de vos correspondants répètent à longueur de missives est vrai, et d'ailleurs il s'avère que ceux qui persistent à le dire, à le croire et à y participer sont eux-mêmes de pures inventions.

J.-J. Mépfer-Kenzo, stylologue-sémiologue-sociologue, Département de français comparé, Faculté de l'Être, Université populaire

Et l'anacoluthe, vous vous la mettez où? [*Réd.*]

Chronique de l'excitation lexicale

Minute métonymique

À la fin du jour, qui était aussi celle des temps et de l'été, à toutes fins utiles et afin que nul n'en ignore, Finaud Dyazissouchvili se dressa, superbe sur son tas de fumier. Et il vaticina:

«J'en ai marre à la fin. J'ai un creux, un vrai, pas de ceux que vous repérez dans une grande phrase, très fin de race, du genre Maxime de la R.: "La fin du bien est un mal, et la fin du mal est un bien." Mettez ce propos insipide en balance avec une épatante formule d'Apollinaire, la fine fleur de la poésie française: "À la fin tu es las de ce monde ancien." Eh bien la première vous coupe l'appétit, et la seconde vous donne faim. Ayons faim, que la faim nous dévore, qu'elle nous chasse hors du bois, qu'elle se fasse enfin bonne conseillère. Je n'aurai ni fin ni cesse de le clamer tous azimuts: une bonne faim nous fera faire une bonne fin. Oui, les affres de la faim, lorsqu'il s'agit de mettre fin à cette partie ignoble, dont le grand Samuel lui-même n'aurait pas voulu, c'est là-dessus qu'il nous faut tabler. Le fin du fin de ma stratégie électorale, c'est que la faim justifie les moyens. Politiquement, j'ai l'estomac creux, dans les talons, je claque du bec, j'ai la dalle, les crocs, la crampe. Aucun coupe-faim ne me détournera, aucun repas fin ne me rassasiera. Je crie la faim et je veux la fin de ce monde. La politique millénariste, ça creuse.

Jamais nous ne mangerons à notre faim. Le livre le plus absurde du monde et le plus lu nous montre la voie, mais c'est à reculons comme tout ce que font ces enculés de curetons: "Heureux ceux qui ont faim et soif de justice, car ils seront rassasiés…" Ils ont presque raison les ânes, sauf que ce qui rend heureux les béats, c'est que jamais ils ne verront de fin à leur faim. C'est cela, le fin mot de l'histoire.»

Et blablabli et blablabla, et patati et patate. Son propos n'en finissait pas. Il s'arrêta enfin sur cette «happy end», cette péroraison magnifique, fameux mot de la fin et fine pointe, mais sans doute empruntée:

«Esclaves, maudits, crève-la-faim, faméliques, becs fins, obèses, ne maudissons pas la vie.»

Nous avions craint un instant de n'en pas voir la fin; il commençait à nous agacer les gencives, à la fin des fins, et nous étions au bord de lui opposer une fin de non-recevoir; dans les rangs on entendait déjà les protestations de ceux qui lui reprochaient de ne pas être très fin. Aussi, fûmes-nous soulagés de pouvoir, son laïus mené à bonne fin, applaudir mollement Finaud: il avait montré jusqu'à plus soif qu'il était fin prêt pour arriver à ses fins (devenir conseiller municipal); quant à nous, nous retournâmes à table, car, comme avait dit le rhéteur, la fin des haricots, ça creuse.

T. D.

EXPO.02.03.04.

Chronique d'une grande cause nationale

«L'Expo doit manifester, par-delà les frontières linguistiques, la cohésion de notre pays et sa confiance en l'avenir au seuil du nouveau siècle»

(Décision du Conseil fédéral du 4 octobre 1999)

Comment la direction d'Expo.02 s'y prend-elle pour manifester la cohésion du pays et sa confiance en l'avenir?

- *Les architectes new-yorkais Elisabeth Diller et Richard Scofido construisent un nuage de vapeur artificiel sur l'arteplage d'Yverdon-les-Bains.*
- *L'arteplage mobile du Jura, dessiné par le bureau parisien «Més/Architecture» de Didier Faustino, est un outil flottant de 40 mètres de long et de dix mètres de large.*
- *Les bateaux Iris sont les symboles de l'Exposition nationale. Ils contiennent en outre beaucoup d'innovations techniques. Construites à La Rochelle, les vedettes seront amenées en Suisse pour le montage et la touche finale.*
- *Ce symbole de l'arteplage, conçu par l'architecte parisien Jean Nouvel, est en fait une construction en acier, étayée par des corps creux en béton qui nagent sous la surface de l'eau.*

Comment la direction d'Expo.02 s'y prend-elle pour dépasser les frontières linguistiques?

- *Le projet sWISH* (Swiss Wsh / des souhaits pour la Suisse) entend montrer la diversité thématique des rêves et aspirations des habitants de ce pays ainsi que la multiplicité des rituels qui y sont liés.*
- *LIFESCAPE. Cette exposition renvoie le visiteur à sa propre biographie et à toutes les possibilités qu'offre l'existence*
- *STRANGERS IN PARADISE permet de faire l'expérience de la grande diversité sociale et culturelle de la Suisse.*
- *KIDS.EXPO. C'est une aventure qui se passe dans une autre galaxie, composée d'une bonne quinzaine de planètes.*
- *ROBOTICS. Plongeon comme si vous y étiez dans le «monde de la robotique», vue du «cerveau» d'un robot et découverte des possibilités les plus folles que la robotique met déjà à notre disposition aujourd'hui et ce qu'elle nous prépare pour demain: c'est ce que nous promet entre autres choses l'exposition à l'arteplage de Neuchâtel: «Robots do it better»!*
- *SWISS LOVE. Sympathie ou antipathie? tout se décide parfois au premier coup d'œil.*
- *EVENTS. On désigne par «events» toutes les manifestations, spectacles, interventions artistiques et culturelles programmées durant Expo.02.*
- *HUMAN POWERED MOBILITY. Ce terme est synonyme de «déplacement par la force musculaire». Expo.02 a fait de HPM une composante à part entière de son concept de transport.*

Les passages en italique sortent tout droit du site www.expo.02.ch

Sch.

Les apocryphes

Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre ou d'une création, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.

Ce feuilleton sème l'effroi et la consternation depuis plusieurs années chez les libraires, les enseignants et les journalistes. Nous le poursuivons donc.

Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire la critique d'un ouvrage inexistant.

Dans notre dernière édition, l'essai d'œno-ethnologie du prétendu Bernard Cinsault, *Le fût et le fui*, était une pure imposture, sans doute inspirée par une consommation immodérée de son objet.

LES ÉLUS LUS (LVI)

La berlue?

J'avais lu dans un journal italien, pendant la campagne électorale, que le *Cavaliere* envisageait en cas de victoire de proposer à sa majorité de modifier la Constitution pour que l'activité des procureurs de la République dépende directement du Parlement. En y repensant, j'ai trouvé que c'était un peu gros et que je devais avoir mal lu. Mais je n'ai pas retrouvé le journal. Pour en avoir le cœur net, je me suis donc lancé sur la piste grâce à Yahoo! Italia.

CORRESPONDANTE PÉRIPHÉRISCOPIQUE
MARCELLE REY-GAMAY

Berlusconi. OK. *Votaberlusconi.it*. OK. Si j'ai une chance de trouver, c'est dans le *Programme de gouvernement pour toute une législature*. OK. Là, j'hésite entre *Les cinq grandes missions pour changer l'Italie* et *Les cinq grandes stratégies pour améliorer la vie des Italiens*. Plutôt les premiers. Longs tâtonnements. Rien de précis dans le fouillis de la *Réorganisation de tous les appareils de l'État*. Voyons les seconds. *Notre recette pour la prospérité* (avec *La réforme fiscale,* ah oui, c'est là qu'on trouve l'habituelle démagogique *Abolition de l'impôt sur les successions*), *La politique sociale* (divisée en *Troisième âge, Jeunes, Famille, Retraites, Santé, Handicapés, No profit, Sport*). Peut-être dans *Le «Projet pour la prévention des délits»*? Je vais directement à la *Justice Pénale*. C'est peut-être là, mais je n'y comprends pas grand-chose. Je passe à l'*Organisation de la magistrature*, et je tombe sur une belle phrase sur le respect de l'autonomie et de l'indépendance de la justice. J'ai vraiment dû mal comprendre. Dernier essai, j'essaie la fonction de recherche interne; avec *Procuratore*, *Pubblico Ministero* ou *PM* (leur petit nom), je devrais y arriver: *Nous sommes désolés mais le moteur de recherche n'est momentanément pas disponible*. Il ne me reste qu'à avouer que j'ai soupçonné à tort *Sua Emittenza* de chercher à orienter la justice. Ou à tout relire. Eh bien, vous me connaissez mal. J'ai lu ligne à ligne le programme, et j'ai trouvé: c'est la première proposition de l'article *Sécurité* du *«Projet pour la prévention des délits»* des *Cinq grandes stratégies pour améliorer la vie des Italiens*:

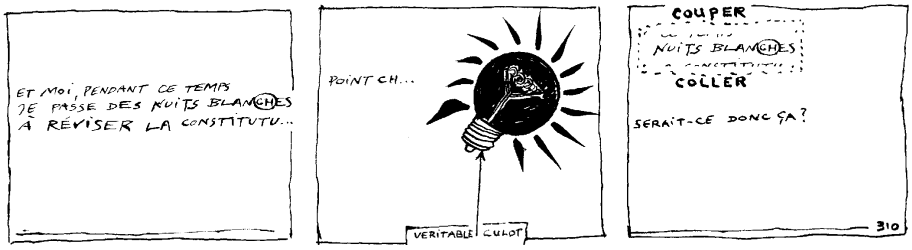
1) Confier à la responsabilité du Parlement les orientations et les priorités de la politique judiciaire et criminelle.

Ce qui signifie en clair qu'on indiquera aux magistrats quel délit doit être poursuivi et quel autre n'en vaut pas la peine. Et qui, par le passé, a été poursuivi pour des délits financiers et des délits contre l'administration publique, délits qu'il considérait comme mineurs? Hein?

Sa stratégie de prévention de la poursuite de *ses* délits pour assurer *sa* sécurité et améliorer *sa* vie. À suivre.

M. R-G.

Viens, femme, te rasseoir sur le banc…



Écrire c'est facile

Grandes oreilles, petites dents

(Haïku du lapin)

FAIRE coïncider mot et images, idées et mots, émotions et mots, appliquer ensuite quelques règles élémentaires de grammaire et une première phrase est écrite.

Hep garçon! cette table est dégueulasse!

En écrivant cette petite phrase aussi simple que banale, je fais preuve à mon insu d'une audace d'écriture stupéfiante: Sans que je doive expliciter un contexte, le lecteur comprend que je suis au bistrot, que le sommelier est un être de sexe masculin, que je me suis assise à une table qui est fort sale et que cela me contrarie.

C'est grâce à ce genre de prouesse, dont nous sommes tous capables, puis en respectant les quelques règles qui définissent le genre que l'on peut devenir une écriveuse de haïkus.

Mais tout d'abord, c'est quoi vraiment un haïku?

Les haïkus et les senryû sont de tout petits poèmes japonais de 17 syllabes exactement. Mais attention, si vous cherchez à être Zen, n'allez pas plus loin, les haïkus ne sont pas pour vous. Ils sont une manière de mettre en scène la vie de tous les jours, les petits moments triviaux ou non qui remplissent le quotidien, de fixer l'émotion trop banale pour être communiquée autrement, comme une photo prise sur le vif. Ce qui remplace la magie de l'appareil photo, ce sont les règles de construction, plutôt strictes ma foi mais fort simples aussi. *«Plutôt un exercice littéraire rigoureux et donc profitable à tout autre genre. Le haïku est un genre **c**oncis, **c**on**c**ret, **c**iblé –règle très occidentale dite des «trois c». Présenté ainsi, on pourrait croire que le haïku est une sorte d'antithèse de la poésie. On verra qu'il n'en est rien… Le haïku est le poème du lâcher-prise. Mais, tout aussi paradoxalement, il est le poème de la capture de l'éphémère, de l'observation attentive des petites choses fugaces.»*

Adeptes de l'effort mental, de la gymnastique cérébrale, du remugle de méninges, ceci vous concerne. Dans son *Petit manuel pour écrire des haïkus*, Philippe Costa, enseignant de français au Japon, auteur de haïkus et animateur d'ateliers d'écriture, indique une marche à suivre très simple à appliquer. De plus, après s'être un peu entraîné, il suffit de garder sur soi la table des matières de l'ouvrage pour avoir un pense-bête qui vous permettra de faire des haïkus en toutes circonstances.

Mais foin de commentaires, passons de suite aux exercices:

La petite phrase écrite plus haut *«Hep garçon! cette table est dégueulasse!»* pourrait devenir par la magie de l'art haïkaïste:

Hep garçon au pied!
Chiures de mouche sur la table
Les mains restent collées

Humour

C'est déjà mieux non? Ça prend une tournure qui ma foi me plaît. Ou encore, après quelques efforts de plus:

Chiures de mouche –l'été
Les mains collées sur la table
Ici garçon, hep!

Et ainsi de suite, en ajoutant du sens par-ci par-là jusqu'à totale satisfaction de la haïkiste en herbe. Puis la pratique venant, vous pourrez exprimer avec une certaine élégance –des impressions de vacances:

Farce du destin
Dans le casque chante
Un grillon
(Bashô, 1644-1694, visite un ancien champ de bataille)

–des petites scènes:

Vieille mare–
Une grenouille plonge
Bruit de l'eau
(Bashô toujours, c'est le père des haïkus)

–des événements triviaux:

Quel est le con qui est allé
Pisser
Sur cette neige fraîche
(Kikaku)

Au fil des pages, vous allez ainsi vous familiariser avec les règles d'écriture des haïkus, en fréquentant les grands maîtres du genre, dont les textes documentent la marche à suivre. Vous apprendrez également le nom et le sens de toute une série de figures de style, qui sont toujours amusantes à placer dans une conversation distinguée: à vous les zeugmes, les hyperbates, les oxymorons et les hapax. Pour ma part, j'aime immodérément l'anacolothe –la plus anar des figures de style, qui permet de mélanger gracieusement son moi (au sens freudien) à la nature personnalisée, s'approchant ainsi de près de l'esprit des haïkistes japonais.

Assis péniblement sans rien faire
Le printemps vient
Et l'herbe croît d'elle-même
(auteur japonais)

Et puis, fait remarquable, l'auteur, avec beaucoup d'esprit et de clarté explique *vraiment* comment faire. Ce n'est pas comme certains livres de bricolage ou d'origami, où le résultat obtenu ne ressemble jamais au modèle; vous pensez faire *la grenouille qui saute après l'averse*, et vous vous retrouvez avec *le crapaud écrasé au printemps…* oui avec ce *Petit manuel pour écrire des haïkus*, vous pourrez vraiment écrire des haïkus!

L'art du haïku n'étant pas forcément un plaisir solitaire à exercer les jours de tourment, vous pourrez le pratiquer en couple, en famille, entre amis, en société etc. Seule réserve à observer, ce style d'écriture sollicitant avant tout l'hémisphère cérébral droit, il favorise tous ceux qui ne sont pas trop accrochés à une logique linéaire. Je vous déconseille donc si vous vous sentez rigide coincé ou susceptible, de faire des haïkus avec un enfant ou avec un fou, il serait hélas bien meilleur à ce jeu que vous.

Dans la véranda, la mouche
Frotte ses mains suppliantes
On la tue
(Issa)

Si les ateliers d'écriture ne vous intéressent pas, vous pouvez alors considérer ce livre comme une bonne porte d'entrée dans l'art des haïkus puis plonger avec délices dans *Fourmi sans ombre: le livre du haïku*, anthologie-promenade de Maurice Coyaud, classique du genre réédité en format de poche.

A. B. B.

Philippe Costa
Petit manuel pour écrire des haïkus
Piquier, octobre 2000, 213 p., Frs 32,40

Maurice Coyaud
Fourmi sans ombre: le livre du haïku
Phébus libretto, septembre 1999, 312 p., Frs 19.60

Roux, bai, ras l'âne, rouge

PRENANT à rebroussepoil la chronologie de ses expériences amoureuses, le poète livre au lecteur ses textes en allant des plus récents aux plus anciens (1999-1997). Le plaisir est accru de reconnaître en chemin, en remontant le fil du passé, les couches anciennes sous les premiers écrits. Le recueil est formé de quatre parties, quatre variations sur le thème de l'amour dont la plus récente, «Nous», exprime un amour incarné, enfin vécu, mais impatient et sur le point de se perdre:

La nuit
Disparaissent les murs
S'élèvent les plafonds
Nous ne bougeons plus

Patiemment
Creusons des sentiers
Bordés de mélèzes
D'orages et de foudre

Nous ne resterons pas ici
À regarder notre poussière s'amasser
Aux coins de nos fenêtres

Puis, dans «Sous la Neige», avant ou après les amours rêvés et fantasmés, se fixe un amour platonique, uniquement contemplé et fragile:

Il ne reste sous les feuilles mortes
Que quelques coquilles de poires
Et dessus, la lumière cruelle.

Une promenade en forêt inspirée, dans la forêt de nos désirs et de nos craintes, dans les pas de ce jeune auteur du cru à suivre absolument.

M. L.

Julien Burri
Journal à rebours
Postface de Philippe Saire
L'Aire, 2000, 63 p., Frs 20.–

Bricolage pour un dimanche

Matériel nécessaire:
Un dimanche sans projet
Une paire de ciseaux à papier,
De la colle blanche en bâton (parce que son parfum d'amandes est une madeleine),
Un petit carnet avec dos à ressort (pour pouvoir mieux arracher les pages si nécessaire)
Un crayon ou un stylo
La Distinction n° 84
Le *Petit manuel pour écrire des haïku*

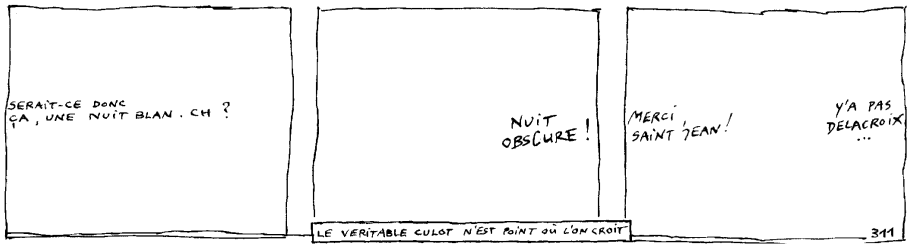
Mode d'emploi:
Découpez la liste de règles ci-dessous
Collez-la dans votre carnet au moyen de la colle en bâton
Laissez sécher
Observez un moment
Lâchez-vous…

POÉTIQUE DU HAÏKU ET DU SENRYÛ

(Extrait de la table des matières du *Petit manuel pour écrire des haïku*)

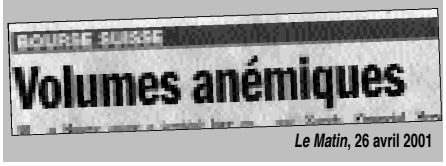
Respectez l'esprit de l'école de Bashô!
Respectez les contraintes de forme vous y gagnerez en créativité!
Ne faites surtout pas rimer vos séquences!
Donnez à vos haïku un ton émotionnel!
Prêtez la plus grande attention à la ponctuation!
Créez des images avec les mots!
Utilisez toujours un langage simple, et à vos débuts sans aucun procédé littéraire ni recherche d'effets!
Prêtez attention à l'ordre des mots!
Réduisez vos séquences à l'essentiel!
Éliminez les verbes au profit de syntagmes nominaux!
Choisissez bien le temps de vos verbes!
Faites jouer le premier rôle à l'adverbe ou à la locution adverbiale!
Évoquez ce qui n'existe pas!
Utilisez les connotations d'un mot!
Utilisez les symboles!
Astuce! trouvez le premier et le dernier mot de votre poème!
Écrivez dans un style ou un ton un peu vieillot!
Vous parlez cru? Écrivez cru!
Répétez répétez!
Utilisez le rejet et le contre-rejet!
Exagérez, soyez excessif!
Évitez de dire trop directement: suggérez!
Personnifiez les objets inanimés, les animaux, vos états d'âme, etc.!
Utilisez un ton et un vocabulaire familier avec les objets personnifiés!
Évitez de faire poser vos personnages ou de les placer dans un éclairage trop direct!
Ayez recours à des comparaisons!
Utilisez *comme* de la façon la plus arbitraire ou la plus saugrenue possible!
Faites des allusions
Faites des allusions à l'histoire, à la littérature, aux arts!
Jouez avec les contrastes!
Jouez sur deux tableaux distincts!
Rechercher des analogies!
Utilisez des métaphores –si si!
Prenez un objet pour un autre
Confondez, mélangez tout, semez la confusion chez votre lecteur!
Établissez des correspondances entre des mondes qui s'ignorent!
Transgressez toutes les règles apprises à l'école, maltraitez votre langue maternelle, fabriquez des mots nouveaux!
Faites des jeux de mots!
Faites des calembours!
Pastichez! c'est amusant!
Ayez recours au comique de situation ou d'expression, interprétez le monde de façon inattendue!
Sachez faire toute une histoire d'une chose insignifiante!
Composez des historiettes ou créez du sens supplémentaire en rapprochant vos haïku!
Créez des relations inattendues entre les mots!
Provoquez des épidémies de mots!
Unissez des contraires absolument incompatibles!
Donnez la parole à vos héros!
Apostrophez le monde entier!
Essayez de caser votre nom ou votre prénom une fois quelque part!
Donnez à vos héros des surnoms qui les caractérisent!
Faites entendre les sons que produisent vos images!
Faites entendre des échos!
Terminez vos senryû par un trait, un mot d'esprit ou un jeu de mots!
Imprégnez vos haïku de *wabi* et de *sabi*!
Cultivez le contraste entre *fueki* (l'immuable) et *ryûkô* (l'éphémère)!
Manifestez votre *shiori* (sympathie) pour le monde!
Appliquez ma recette véritablement infaillible pour produire des haïku de qualité littéraire comme s'il en pleuvait!
Partez braconner dans la presse!
Faites des collages littéraires!
Penser recueil!
Essayez de faire comme Bashô et ceux de son école: insérez vos haïku dans des *haïbun*!

Viens, femme, te rasseoir sur le banc…



La vie économique

Les clubs d'investisseuses s'alarment



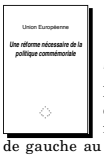
Le Matin, 26 avril 2001

Exil

Bernard Comment
Le colloque des bustes
Bourgois, 2000, 139 p., Frs 27.90

Lors de la sortie parisienne du *Colloque des bustes* en septembre 2000, Pivot, qui avait invité Bernard Comment à son Bouillon, avait plaisanté sur le rapport de production bouquins/phrases produites par l'auteur. *«Oui, ça nous fait à peu près de la demi-phrase à la semaine.»* avait consenti ce dernier, amusé, très zen, presque flashé sur le plateau tandis que s'y étripaient Christine Angot et ses poursuiveurs. Certes les phrases sont longues mais il faut avouer qu'elles sont aussi très belles et pas du tout ennuyeuses, épousant les ondulations de la pensée ou suivant les digressions de l'oral sans à-coup. J'en citerais bien une ou deux mais cela risquerait de déborder sur la page huit et d'amputer le feuilleton du seul rebondissement prévu cette décennie. Ces longues phrases, on s'en souvient, racontent l'histoire fantastique d'un type accidenté sans bras ni jambes, considéré comme une œuvre d'art et propriété d'un collectionneur. On l'envoie à un colloque où sont invités d'autres bustes de son genre et au cours duquel il rencontre une charmante infirmière aux instincts maternels. Mais hélas, phrases longues, idées courtes. Cette fable grinçante ne fait que soulever des questions (où commence l'indignité ?), qu'esquisser des pistes (rapport art/mercantilisme) sans que l'on ne décolle jamais. Le livre se terminant sur une pirouette, il était probablement dans les intentions de l'auteur qu'il en fut ainsi. C'est un peu frustrant tout de même. *(M. L.)*

Exil



Union Européenne
Une réforme nécessaire de la politique commémoriale
Bruxelles, mars 2001, 673 p., gratuit

Prenez le mois de mai dernier : le 8, célébration de la capitulation de 1945 ; le 9, «journée de l'Europe» ; le 10, anniversaire de l'arrivée de la droite de gauche au pouvoir à Paris. La saturation est proche, le calendrier ne parvient plus à contenir tous les recueillements «mémoriaux» que notre époque s'inflige.
La Commission de la politique culturelle de l'Union européenne vient de développer une intéressante proposition : dédoubler chaque année au moyen d'une «année-bis» qui permettrait d'accueillir désormais sur 730 ou 731 jours de nouvelles commémorations sans rompre avec le calendrier traditionnel. Le risque est grand toutefois de voir les partisans de l'augmentation de l'âge de la retraite s'emparer de cette proposition pour rogner une fois de plus les acquis sociaux. *(J.-F. B.)*

La science avance

Enfin un effort en faveur des personnes de petite taille

Le premier objet donne lieu à deux référendums portant sur le regroupement à Genève de l'Ecole romande de pharmacie. Ce regroupement implique que les actuels locaux de cette école, à Dardagny, soient libérés pour faire place au futur Centre de gnomique qui constitue la pièce maîtresse du projet «triangolaire».

La Gazette, journal de la fonction publique vaudoise, 16 mai 2001

(Annonce)

Exposition

GENEVIÈVE MEYLAN ET PATRICK VIALLET

Du 6 juin au 7 juillet
Vernissage le 6 juin à 18h00
Visite guidée le 20 juin à 18h00

Geneviève Meylan et Patrick Viallet auraient pu ne pas se rencontrer. Elle vit en Suisse romande ; il vit au Québec. Pourtant, ils vont faire connaissance, établir un lien, constituer un rapport (plastique et affectif). De façon hasardeuse, fortuite, mais impérieuse et catégorique. La galerie Basta ! les a cherchés, trouvés, assemblés. Histoire de développer une idée de l'art qui se nourrit d'échanges et de confrontations. Ensemble, ils mettront à l'épreuve leurs œuvres. L'accrochage sera le moment critique : l'un en face de l'autre, reclus dans l'espace de la galerie, ils devront trouver la solution au dilemme de la proximité et de l'étrangeté. *(Marco Danesi)*

Galerie Basta !
Petit-Rocher 4
Lausanne-Chauderon

Rinçage de cerveau

C'était très. C'était trop. C'était bon.

QUE les constipés du bulbe cessent presto leur lecture, y'a rien qui les concerne ici !

Ceci fait, nous admettons volontiers qu'il ne sera aucunement question de grande littérature, ni de quoi que ce soit qui puisse égayer une pupille distinguée. San-Antonio, ce n'est pas de la prose à imprimer sur du délicat chiffon, quoique du «prose» –du «cul» pour les ignares dans ton genre !– il en soit plus souvent question que chez la Comtesse de Ségur que tu t'envoies d'habitude (1).Non, San-A, c'est un tout autre fromage, qui repousse des pieds et flanque le bordel dans le frigo littéraire. La grossièreté et le mauvais goût abondent, la jubilation de la plume déboussole les papilles littéraires.

Les dégoûts donnent de la couleur

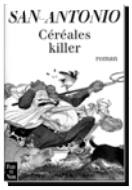
Ce qu'il nous laisse en héritage, le défunt Dard, c'est l'irrespect de la langue académicienne, le droit irréductible à chambarder la syntaxe et le vocabulaire, d'inventer des mots et de donner de nouveaux sens à d'anciens (2). En plus de 170 polars –dont l'intrigue-prétexte est plus mince que la moralité d'un banquier suisse– c'est tout un système qui est mis en place. Et qui se mérite. C'est d'abord comme une langue inconnue qu'il s'agit de décoder, puis on se retrouve entre complices à faire la chasse aux jeux de mots, à admirer la dernière trouvaille qui enrichira un étrange kamasoutra. À propos de «brouette japonaise» et autres chinoiseries, je me souviens d'un rire de 25 ans d'âge, qui n'a pas pris le goût de bouchon, à l'évocation de Bérurier n'arrivant plus à se séparer d'une ressortissante du Soleil levant. Et les deux de simuler le port d'un objet lourd en se rendant à l'hôpital le plus proche. Énaurme ? Oui.

Autorisation de gamberger

Les excès san-antoniens auront donc donné au pékin l'autorisation de laisser courir sa gamberge, sans qu'il se soucie d'en faire trop. San-A, c'est un peu le Céline du pauvre, pas paru dans la Blanche mais dans une noire de poche. On ose l'acheter dans un kiosque de gare ou dans un bac d'occasion. Mais, quoique pas du tout facho comme l'aîné des deux macchabées, San-A a de fortes tendances conservatrices et il est furieusement misogyne : c'est embêtant, cette acidité qui s'arrête en chemin, ce conformisme qui sous-jace…

Pour dire un mot du dernier bouquin, *Céréales killer*, dicté du lit de mort de l'auteur et retravaillé –trop ou pas assez ?– par son fiston, disons vite-vite (3) qu'il est assez mauvais : il sent trop l'effort, la combine et l'appât du fric (4). Ou alors, ce sont mes souvenirs qui me trahissent. Il est assez loin le temps où j'engloutissais 2 ou 3 San-A en une nuit… Pour en avoir la clarinette, je vais me replonger dans le n° 70, *J'ai peur des mouches*, ou le n° 46, *Certaines l'aiment chauve*, ou encore le n° 36, *La vie privée de Walter Klozett*.

C. P.



Frédéric Dard
San-Antonio. Céréales killer
Fleuve noir, 2001, 241 p., Frs 30.80

(1) Comme chez Diderot, l'interpellation du lecteur est chose courante dans ces bouquins.
(2) Il existe un dictionnaire pour aider les mal-comprenants : *Dictionnaire San-Antonio*, Fleuve noir, 630 pages, 15000 entrées.
(3) Dard-dard, si tu préfères.
(4) *Céréales killer* n'est pas édité dans son format poche habituel et bon marché, mais dans une édition normale et chère.

UCK de figure

Alain Brossat & Jean-Yves Potel
Au miroir de la guerre
Réflexions sur la guerre du Kosovo
L'Aube, janvier 2000, 163 p., Frs 27.30

Aux lecteurs inconditionnels du *Monde Diplomatique*, à ceux qui réclamaient à la fois l'arrêt des bombardements de l'OTAN *et* l'autodétermination du Kosovo, on ne saurait trop recommander la lecture de ce petit livre, rédigé par deux universitaires parisiens, auteurs il y a vingt-cinq ans d'une solide anthologie de l'antimilitarisme révolutionnaire, parue chez 10/18.
Évitant de trop entrer dans des polémiques de chiffres, les auteurs montrent d'abord la réalité tangible de l'épuration ethnique en cours au Kosovo à la veille des combats de l'été 1999 : la destruction à grande échelle des habitations des albanophones, qui rappelle les dynamitages pratiqués depuis quarante ans en Palestine, gestes symboliques de la prise en main d'une terre et sources d'une rancœur inexpiable. L'intervention de l'OTAN a mis fin *à cette épuration-là*, quoi qu'on puisse penser des actions ou des passivités des puissances occidentales dans d'autres parties du globe. Après une décennie de résistance passive sans succès, seul restait aux Kosovars le recours aux armes, même si les auteurs identifient peut-être quelque peu hâtivement les combattants novices de l'UCK à la Résistance de la première heure, dans un chapitre où l'on retrouve le style lyrique des ouvrages que Brossat a consacrés à la période de l'Occupation.
Cet épisode récent appelle en outre à réfléchir à quelques questions dérangeantes. Dans la mesure où la Serbie n'était pas une dictature totalitaire (il n'est que de voir avec quelle rapidité les rênes du gouvernement ont changé de mains), peut-on parler non pas de culpabilité collective, mais d'une responsabilité au moins passive d'une large majorité de la nation ?
Que faire face au mal extrême ? Voilà l'autre question que se posent les auteurs. Les conflits récents montrent une barbarisation croissante de la guerre. La condamnation morale avec son corollaire humanitaire et la dénonciation des ambitions économiques ou hégémoniques des coalitions intervenantes renvoient à une même impuissance.
Reste le rôle des intellectuels, poussé à la caricature dans le cas de l'excursion estivale de Régis Debray dans les Balkans, qui ont grandement contribué à obscurcir le sens de la bataille. Penchant à couper les cheveux en quatre, méfiance héritée d'une suite de «soutiens critiques» déçus, anti-impérialisme sacralisé au point d'empêcher la réflexion, allergie à l'hystérie belliciste de médias tout émoustillés de revêtir leur *battle-dress*, toutes ces explications sont envisageables pour trouver l'origine de cette étrange neutralité qui a tenté certains grands esprits lorsque les charniers se sont ouverts à nouveau en Europe. *«…les guerres successives en ex-Yougoslavie ont été l'occasion de vérifier l'incapacité chronique de toute une intelligentsia à identifier, dans un conflit, la position du faible. (…) D'aucuns ont même identifié en Milosevic "le faible" en proie à la vindicte d'une coalition surpuissante menant une guerre de lâches. Un tel argument aurait assurément porté ses tenants en son temps à adopter le parti des Khmers rouges en proie à l'"agression" d'une armée aguerrie et infiniment plus nombreuse.» (C. S.)*

Double képi

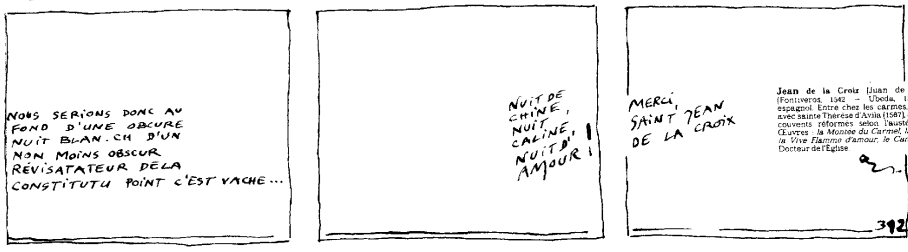
Une légende habilement lacunaire

«Le conseiller communal libéral Beat Sutter s'en prend aux manifestants qui ont perturbé la manifestation», in *24 Heures*, 19 mai 2001

SUTTER Béat Inspecteur police

Liste des membres du Conseil communal de Lausanne, mise à jour au 25 avril 2001

Viens, femme, te rasseoir sur le banc…



Noirs desseins

Afrique sur orbite et hors orbite

POUR les néophytes, les livres de science-fiction racontent des histoires passablement embrouillées et embrouillantes, où une impressionnante quincaillerie technologique de pointe se taille la part du lion. Dans un décor peuplé de robots clinquants et d'intelligences artificielles capables de choses inouïes, le Maître des Grands Espaces Intersidéraux tente d'assouvir son inépuisable soif de pouvoir en esclavagisant la tribu des petits hommes mauves à trois têtes.

Évidemment, avec une vision aussi réductrice du genre, il peut sembler parfaitement incongru de vouloir planter des histoires de ce type en plein milieu de l'Afrique. Pourtant, si l'on y réfléchit un peu, ces écrivains à l'imagination débordante ne font qu'essayer de nous décrire ce qui nous attend dans quelques siècles et même si, comme chacun sait, l'Afrique noire est mal partie, elle a encore un bon bout de chemin à faire.

Une utopie africaine

Partant de postulats extrêmement différents, Mike Resnick et Ayerdhal ont donc tenté de nous raconter ce que pourrait être l'avenir de ce continent. Le premier situe son recueil de nouvelles dans un Kenya du XXIIe siècle qui, grâce à une irrigation systématique et une industrialisation totale, offre le visage d'un pays opulent, d'où misère, famine et maladies ont été éradiquées. Cet impressionnant développement n'a pas pu se faire sans bouleversement, les animaux ont presque totalement disparu et les habitants du pays ont «blanchi» de l'intérieur: leur mode de vie est totalement occidentalisé, traditions et origines ont été jetées aux orties.

Tout le monde n'accepte pourtant pas cette confortable modernité comme pain béni. Koriba, un intellectuel originaire de la tribu des Kikuyus, négocie avec le gouvernement et obtient une planète terraformée, splendide joujou technologique, orientable à loisir pour obtenir pluie ou soleil. Avec l'aide de volontaires pouvant à n'importe quel moment revenir sur notre bonne vieille planète, il va y mettre sur pied son utopie africaine: recréer une société traditionnelle basée sur les rites et coutumes ancestraux de la fière peuplade des Kikuyus.

Comme sorcier, grand prêtre et gardien des traditions, mais aussi unique détenteur de l'ordinateur permettant de communiquer avec la Terre, Koriba impose l'orthodoxie des origines en usant de son charisme et de son don de conteur traditionnel. La petite communauté va dans un premier temps se mettre à fonctionner harmonieusement, toute à son bonheur d'Éden retrouvé.

Les anciens et les modernes

Mais rapidement les problèmes vont arriver. L'amour de la tradition a ses limites et si d'autres solutions nettement plus efficaces, plus humaines, mais «modernes» existent, a-t-on le droit de les ignorer au nom du retour aux traditions ancestrales? Les mesures de prévention démographique (l'abandon des vieux et des infirmes aux hyènes, la mort donnée volontairement aux enfants naissant par le siège ou au premier jumeau) qui avaient du sens lorsqu'il s'agissait de protéger la communauté entière de la famine et d'assurer sa survie, sont-elles acceptables lorsque les vivres sont abondants et accessibles et la médecine capable de guérir n'importe quelle affection? Comment justifier l'interdiction d'accès au savoir des femmes? Histoire après histoire, tradition et modernité vont s'entrechoquer violemment, la première fruste, rude et cruelle, ne pouvant que se fracasser contre la seconde. Qui de nous retournerait de gaieté de cœur dans la grotte des origines après avoir connu les joies du chauffage central?

Une utopie humanitaire

Ayerdhal campe son histoire dans un contexte, hélas, nettement plus réaliste. Dans une logique implacable, le monde a poursuivi sa course folle sans dévier d'un centimètre sa route: les pays du nord nagent dans l'opulence, ayant encore augmenté leur fortune et leur bien-être par la colonisation de l'espace et de ses richesses. Ceux du sud, par contre, sont totalement livrés à eux-mêmes, sombrant dans la sécheresse, la famine et les épidémies meurtrières. En Afrique, une poignée d'humanitaires désespérés par cette situation va utiliser l'ultime arme de ceux qui n'arrivent pas à se faire entendre et à obtenir justice: le terrorisme. Très systématiquement, ils vont kidnapper des scientifiques du nord soigneusement sélectionnés, les abandonner quelques mois dans un coin oublié des dieux et les forcer à soigner la population locale. Une fois confronté, sans possibilité de s'en détourner, à la détresse totale dans laquelle vivent ces populations, il n'est plus possible de fermer les yeux et d'oublier. Cette première étape franchie, la suivante sera de les convaincre de participer à un vaste projet: le détournement clandestin d'une partie des ressources technologiques du nord pour créer une oasis, seul espoir de maintenir à long terme une vie sur le continent africain. Heureusement, le syndrome de Stockholm est là pour donner une ténue note d'espoir à cette histoire affreusement plausible. Espérons qu'elle n'est pas prophétique.

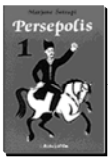
J. S.

NB: Si vous voulez rester sous le charme de ses magnifiques nouvelles, surtout ne lisez pas la postface de *Kirinayaga*, où Resnick détaille avec une suffisance ahurissante les innombrables prix littéraires qu'elles lui ont valus. Parfois les œuvres ne méritent pas leur auteur.

Mike Resnick
Kirinayaga, une utopie africaine
Folio, 2000, 388 p., Frs 11.90

Ayerdhal
Demain, une oasis
J'ai Lu, 2000, 219 p., Frs 8.80

Exil



Marjane Satrapi
Persepolis 1
L'Association, 2000, 72 p., Frs 25.–

Originale à plus d'un titre, *Persepolis*: première BD iranienne, elle retrace l'histoire de la révolution qui a renversé le shah et instauré une autre terreur. Marjane Satrapi, installée en France depuis plusieurs années, est issue de la bourgeoisie éclairée et avant-gardiste opposée à la tyrannie du shah. Âgée de neuf ans en 1979, elle n'a qu'une envie: accompagner ses parents aux manifestations révolutionnaires auxquelles ils participent quotidiennement. En réponse à ses questions, ils lui expliquent comment, avec l'aide des Anglais, le père de Reza renversa l'empereur, arrière grand-père de la fillette, comment le fils de ce dernier devint communiste, fut emprisonné et torturé tout au long de sa vie: ils lui racontent enfin les souffrances subies par leur famille.
Aux exactions du régime de Reza Pahlavi succèdent très vite les excès répressifs de la République Islamique, dont les premières cibles sont les opposants au despote exilé, ceux-là même qui croupissaient dans ses geôles jusqu'en mars 1979 et qui seront liquidés peu après leur libération. Ce premier volume se termine sur une note encore plus sombre, le début de la guerre contre l'Irak.
Une leçon d'histoire pas comme les autres, puisque le point de vue adopté est celui d'une enfant de dix ans. Quant au graphisme, auquel on pourrait reprocher un certain minimalisme, il reflète lui aussi le monde de l'enfance par son côté image d'Épinal.
L'auteur choisit la bicyclette comme symbole de la révolution et dit: *«Quand ses roues ne tournent plus, elle tombe.»* On espère que Satrapi ne lâchera pas son stylo! *(M. Si.)*

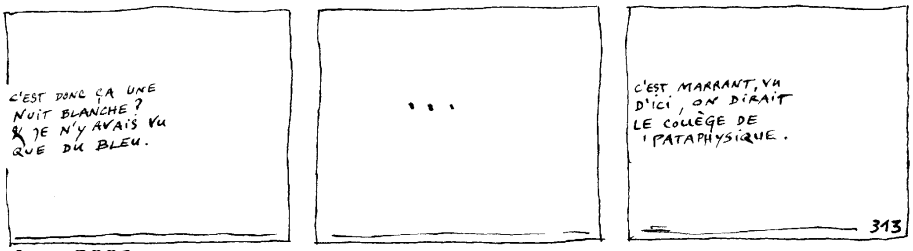
Progrès technologique

Nouvel exploit réalisé à l'aide d'un natel

«En m'appelant, par téléphone portable depuis le Vietnam où elle, mon épouse, s'occupait des difficiles négociations, je me trouvais justement au bord du lac de Sauvabelin.»

Gilbert Salem, «Christian Jacot-Descombes, un marathonien de l'esprit», in *24 Heures*, 2 juin 2001

Viens, femme, te rasseoir sur le banc...



Noir de chez noir

Daniel Woodrell
La fille aux cheveux rouge tomate
Traduit de l'américain par Frank Reichert
Rivages/Noir, janvier 2001, 273 p., Frs 17.10

Le jeune Sammy sait ce que peut signifier la quête d'un emploi. *«Tu t'es pas étouffé à la naissance avec la cuiller en argent que tu n'avais pas dans la bouche. Tu sais donc ce qui se passe quand tu cherches du boulot. Tu patientes dans une première salle, tu remplis tes formulaires, tu te présentes pour l'entretien dans une autre pièce, tapissée de linoleum ciré qui couine sous les pieds et équipée de plafonniers étincelants qui n'en ratent pas une; ensuite, il y a le bureau, avec un bonhomme assis derrière qui se prend pour un amiral (…) et tu te retrouves à lui lécher le cul et à faire dans ton froc devant ce bureau, à expliquer que t'as eu envie toute ta vie durant de devenir veilleur de nuit dans une usine de produits chimiques, conducteur de pourceaux dans un abattoir ou livreur de pizzas (…)»*
Arrivé à cette fin dans un patelin du Missouri, Sammy devient manœuvre dans une usine de nourriture pour chiens. Seul à West Table, il attend la première paye pour satisfaire son impérieux besoin de se faire des amis. L'amitié est un processus aussi lent qu'oblique, autant de chicanes par lesquelles il faut inexorablement se faufiler; les premiers amis ne seront pas les bons, qui l'entraînent dans une partie de défonce qui débouche sur la tentative de cambriolage d'une villa cossue emplie d'objets luxueux dont il ne connaît pas même les noms. Épuisé, Sammy s'endort sur place, avant d'être surpris par un jeune couple qu'il croit à tort être les propriétaires du lieu.
Le beau Jason et Jamalee (la «fille aux cheveux rouge tomate») sont de fait frère et sœur. Eux aussi s'essaient à cambrioler des propriétés. Jason est coiffeur, sa splendeur suscite toutes sortes de confidences de la part de ses clientes, il apprend tout des va-et-vient des riches habitants de West Table. Reste que le duo s'est jusqu'ici montré malheureux dans ses tentatives de dérober le pactole censé leur permettre de fuir cette ville présentant *«l'aspect d'une grosse machine affaissée, d'une chose qui aurait roulé et roulé jusqu'à tomber en panne d'essence très exactement à cet endroit, et se serait effondrée d'épuisement.»* Frère et sœur proposent à Sammy de les assister dans leur projet, en veillant à leur *«protection»*, et de s'installer chez eux le temps qu'il faudra pour cela.
Le duo devient trio et même quatuor, Sammy succombe au charme de leur mère, que la vie a contrainte de vivre de ses charmes. Il a enfin trouvé des amis.
Comment s'en sortir, comment tenter de se sortir de la misère du monde (Jamalee, prévoyante, apprend par cœur des manuels du savoir-vivre bourgeois)? Tel est le propos de ce roman bouleversant, adroitement construit, qui fait de la destinée de ses modestes héros emplis d'illusions et de réalisme, de solides héros de roman noir. *(G. M.)*

A. I. Bezzerides
La longue route
Traduit de l'américain par Luc Baranger
Gallimard, mars 2001, 187 p., Frs 32.50

Paru en 1938, traduit en 2001, *La longue route* aura (de très loin, en vérité) inspiré un film produit par la Warner, avec Humphrey Bogart et George Raft, label «noir» garanti, en somme. Pas de flics, pourtant, pas de crimes, pas d'armes, dans ce roman terriblement noir, dont la trame est d'un dépouillement saisissant, obsédant.
De quoi s'agit-il? De pas grand-chose, de gens qui tentent de survivre et de s'accrocher à *l'American dream* de la réussite individuelle pour autant qu'on la mérite. Deux frères, Nick et Paul, sont des chauffeurs routiers qui sillonnent la Californie du sud au nord, du nord au sud. Inlassablement. Leur vie consiste à trouver du fret, charger la marchandise, la transporter, la décharger, tenter de se faire payer. Lutter contre le sommeil, repousser le plus longtemps possible le moment d'un repas décent, cela coûte cher et fait perdre du temps, négocier de quoi s'acheter de l'essence et de l'huile, redouter la panne du camion dont ils n'ont pas fini de payer les traites font partie de leur routine.
Paul est marié, il rêve d'avoir les moyens de fonder une famille, et attend le moment de quitter ce travail de Sisyphe. Nick est un Sisyphe qui rêve de se mettre à son compte, la perspective de lâcher prise lui est impossible. *«Il transporterait des choses différentes mais ce serait éternellement le même voyage, le même aller et retour, les traversées des mêmes villes. Il savait qu'il gagnerait peu mais il serait dans l'action, ce qui empêcherait de devenir dingue, et c'était cela l'important.»* Pas même la rencontre d'une jeune femme un peu paumée qui s'attache à lui ne le fera changer de rêves. *«C'était sa vie; celle qu'il n'avait pas voulue. Une vie terrible qui le condamnait à aller de l'avant. Vers nulle part.»* Nick a beau être volontariste, débrouillard, il a beau connaître par cœur la longue route qui va de Los Angeles à Sacramento et ses multiples pièges, le drame guette à chaque page.
On ressort complètement sonné de ce roman aussi bref qu'interminable. Dommage toutefois que le traducteur se soit senti dans l'obligation de recourir à l'argot contemporain pour faire état des espoirs des héros, qui attendent de *«se faire de la thune»*, qui ont *«un plan»* ou qui *«se la jouent cool»*. *(G. Me)*

Faits de société

Pédophagie en région lausannoise

Chantal (éducatrice):
Manger les enfants, c'est plein de vitamines!

«Les P'tits Bonshommes à l'heure de la Chandeleur», reportage paru dans *Romanel Info*, n° 8, avril 2001

Du proche au lointain Orient

Arnold Zweig
Un meurtre à Jérusalem
Desjonquères, juin 1999, 221 p., env. Frs 37.20

«Une pierre percute la tôle de la cloison arrière. Elle peut parfaitement avoir été projetée en l'air par la roue; mais Ezra, le chauffeur, connaît la région. Il est à Hébron, et il sait que la pierre a été lancée par un enfant arabe.» Été 2000? Intifada 1987? Guerre des Six-Jours? Partition de 1948?

Que nenni! la citation est extraite d'un roman paru à Berlin en décembre 1932, brûlé par les nazis six mois plus tard et censuré après la guerre par les staliniens de RDA. (L'auteur a en effet fini sa carrière comme archi-bonze littéraire à Berlin-Est.)

Le meurtre que raconte Arnold Zweig est celui d'un intellectuel juif, partisan de l'orthodoxie religieuse, qui prône un accord avec les Arabes. Il est abattu dans les ruelles de Jérusalem. A-t-il été victime des sionistes, enragés de le voir négocier, ou des musulmans, qui lui reprochaient de pratiquer un enseignement trop «rapproché» avec un adolescent arabe? Quelles vont être les conséquences du crime dans une situation surchauffée, où l'excitation des nationalismes antagonistes gonfle sans cesse? L'enquête échoit à un de ces agents spleenétiques qui caractérisent alors les services secrets de Sa Gracieuse Majesté en Orient.

Chronique d'une mort annoncée, l'enquête policière ne vaut pas grand-chose par elle-même, mais la description des tensions dans la Palestine sous mandat britannique se révèle passionnante. L'inconséquence de la puissance coloniale, qui souffle le chaud et le froid presque simultanément sur tous les fronts, s'incarne dans l'impuissance finale de l'enquêteur, incapable d'agir lorsqu'il parvient, largement par hasard, à mettre la main sur l'assassin. Juif déçu du sionisme, écrivain pacifiste, Zweig expose avec minutie les points de vue des différents protagonistes. Il suggère même une explication prophétique de la fureur qui pousse certains sionistes à choisir désormais la violence: *«Au cours des pogroms, chez moi, vers 1919 et 1921, les* [Russes] *Blancs assassinèrent au bas mot soixante mille Juifs, ne me demande pas dans quelles conditions. Schwarzbart a fait payer ce chien de Petlyoura, et le monde l'a acquitté.»*

La suite est connue. *(J.-F. B.)*

René Cagnat
La rumeur des steppes
Payot, 1999, 252 p., Frs 32.10

Il existe sur la Terre des confins perdus, que l'histoire et la géographie semblent avoir condamnés à une longue suite de malédictions; au premier rang figure l'Asie centrale.

Les prospères oasis du Turkestan ne se remirent jamais vraiment de l'arrivée des hordes mongoles; signe climatique, la mer d'Aral connut d'ailleurs à cette époque un premier assèchement. En comparaison des ravages gengiskhanides, la colonisation tsariste dut paraître bien légère, même si la conscription déclencha en 1916 des soulèvements peu connus.

Mais le drame collectif vécu par les habitants au XXe siècle sera la collectivisation de la fin des années vingt, qui prendra dans les steppes la forme d'une sédentarisation forcée, accompagnée de la quasi-extermination du cheptel et donc d'une famine de grande ampleur: entre-deux-guerres, le nombre des autochtones au Kazakhstan aurait reculé, décès et émigration mêlés, de près des deux tiers. De telles pratiques perdurèrent longtemps, puisque à l'époque brejnevienne encore des communautés entières étaient déplacées de force vers les plaines cotonnières.

Comme la Sibérie, l'Asie centrale vit proliférer les divers établissements concentrationnaires du goulag; comme le Sin-Kiang voisin, elle devint une zone d'expérimentation nucléaire.

De nos jours, l'effondrement du système de santé a fait réapparaître la lèpre, la peste, le typhus, la tuberculose et la syphilis. Le coton assoiffeur a fait reculer les berges araliennes de 80 kilomètres à certains endroits, ce qui a entre autres conséquences l'apparition de tempêtes de sel dans la région et la transformation progressive en presqu'île de l'archipel de la Résurrection, autrefois centre d'expérimentations bactériologiques où seraient entreposées de grandes réserves d'anthrax produites à des fins militaires.

À la lecture de ce livre bouleversant, tous ceux qu'avait effrayés le film *Stalker*, paraphrasant Albert Londres, pourront dire: «Tarkovski n'avait rien vu.» *(C. S.)*

Philippe Pons
Macao, un éclat d'éternité
Gallimard, novembre 1999, 216 p., env. Frs 28.–

Des églises baroques dédiées à Marie y voisinaient avec des autels voués au culte des ancêtres; l'odeur des cinq-épices s'y mêlait au fumet du baccalao: Macao a été durant près de cinq siècles une pointe (très) avancée de la Méditerranée en terre chinoise.

Installée dans le delta de la rivière des Perles, confirmée par un traité «perpétuel» en 1887 (au moment même où, par la force, les Britanniques n'obtenaient qu'un bail emphytéotique pour Hongkong), elle fut la base de départ des jésuites pour leur percée en Asie. Cet appendice microscopique suspendu au cul de l'Empire du Milieu fut aussi la résidence des barons du trafic de l'opium et le point de départ du moins connu trafic des coolies. Macao, «enfer du jeu», fut encore un refuge pour tous les exilés des récurrents bouleversements chinois. Longtemps oubliée par une métropole lointaine, riche de son histoire et de la cohabitation de Chinois, de Portugais, de Malais et d'une infinité de métis, cette presqu'île, désormais revenue aux mains de la tyrannie pékinoise, a fini défigurée par l'expansion commerciale des dernières décennies.

Philippe Pons, le correspondant du *Monde* à Tokyo, au fil d'une promenade dans les ruelles et dans le passé, dresse avec élégance le requiem d'une cité métis disparue. Une de plus. *(J.-F. B.)*

Distinguos

Il pleut

La pluie, dans la cour où je la regarde tomber, descend à des allures très diverses. Au centre c'est un fin rideau (ou réseau) discontinu, une chute implacable mais relativement lente de gouttes probablement assez légères, une précipitation sempiternelle sans vigueur, une fraction intense du météore pur. À peu de distance des murs de droite et de gauche tombent avec plus de bruit des gouttes plus lourdes, individuées. Ici elles semblent de la grosseur d'un grain de blé, là d'un pois, ailleurs presque d'une bille. Sur des tringles, sur les accoudoirs de la fenêtre la pluie court horizontalement tandis que sur la face inférieure des mêmes obstacles elle se suspend en berlingots convexes. Selon la surface entière d'un petit toit de zinc que le regard surplombe elle ruisselle en nappe très mince, moirée à cause de courants très variés par les imperceptibles ondulations et bosses de la couverture. De la gouttière attenante où elle coule avec la contention d'un ruisseau creux sans grande pente, elle choit tout à coup en un filet parfaitement vertical, assez grossièrement tressé, jusqu'au sol où elle se brise et rejaillit en aiguillettes brillantes.»

On aura reconnu le début d'un célèbre poème de Francis Ponge, hanté de bout en bout par un déroutant rêve d'objectivation de la perception. Non que le poète feigne de s'abuser sur la portée de son entreprise. La description de ce qui advient ne s'accomplit pas indépendamment de la saisie humaine. L'indispensable présence du regard est affirmée, encore que de façon impersonnelle: il est «le regard». Mais ce regard se laisse tellement absorber par le phénomène dont il s'institue le témoin impartial qu'aucune forme de subjectivité ne menace de l'entacher ni d'en éroder la froide détermination d'observateur absolu. Ponge cherche à produire une parole si épurée de tout ajout affectif, de toute valorisation ou dévalorisation capricieuse, que c'est un peu comme si, par elle, le réel se verbalisait lui-même.

Passons à l'autre extrême du spectre lyrique. Sur le même thème, voici que l'altier Saint-John Perse déploie son ample respiration et brode pour nous son motif: *«Une langue nouvelle de toutes parts offerte!/une fraîcheur d'haleine par le monde/Comme le souffle même de l'esprit, comme la chose même proférée,/À même l'être, son essence; à même la source,/sa naissance:/Ha! toute l'affusion du dieu salubre sur nos/faces, et telle brise en fleur/Au fil de l'herbe bleuissante, qui devance le/pas des plus lointaines dissidences! (…) Au frais commerce de l'embrun, là où le ciel/mûrit son goût d'arum et de névé,/Vous fréquentiez l'éclair salace, et dans l'aubier/des grandes aubes lacérées,/Au pur vélin rayé d'une amorce divine, vous/nous direz, ô Pluies! quelle langue nouvelle sollicitait/pour vous la grande onciale de feu vert.»*

Le signe et la chose

Ces deux poétiques si diverses apparaissent de prime abord opposées. L'une s'applique à descendre au ras du réel, afin de coller au plus près des choses, dans l'espoir innommé de s'y fondre ou s'y abîmer par une manière de cérémonial mimétique, tandis que l'autre ambitionne de magnifier le monde en déclinant une récitation hiératique où les concepts abstraits sont convoqués pour traduire l'immédiateté physique des sensations. Là où Ponge affecte d'épouser le mouvement autonome d'une succession de phénomènes exclusivement concrets, allant dans son paragraphe liminaire jusqu'à ne voir dans la pluie qui cesse qu'une «machinerie» qui s'arrête, un «brillant appareil [qui] s'évapore» (1), Perse, en psalmodiant sans fin ses versets nombreux à la pompe majestueuse, sacralise une création dont le fonds se révèle inépuisable et dont le principe créateur n'est jamais formulé, sinon jamais formulable.

Le trait commun à chacune de ces deux démarches, hormis qu'à l'évidence elles ne sont pas utilitaires et qu'aucune ne nous livre de bulletin météo (2), est le refus de considérer l'existence d'un quelconque arrière-monde au-delà de celui que chacune choisit de constater et de consigner. Le sens de la chose se trouve tout entier contenu dans la chose même, telle que la constituent la visée de l'observateur et la parole du poète. Francis Ponge ne se donne pas la peine d'extraire la moindre signification du phénomène qu'il s'emploie à restituer méticuleusement («Il a plu», note-t-il sobrement pour terminer) et Saint-John Perse pose aux *Pluies* une question si évidemment rhétorique qu'elle n'est destinée… qu'à rester rhétorique: la langue ici sollicitée ne peut être que celle du poète, qui s'accorde ainsi une légitimation commode, factice, auto-proclamée en quelque sorte, quoique sans aveu qui l'accompagne.

Si la parole poétique se fait chez l'un et l'autre poètes à ce point envahissante et obsessionnelle, si elle s'évertue par des œuvres à signifier, c'est-à-dire à susciter, son propre univers intarissable, c'est que le monde désenvoûté dans lequel nous sommes immergés, privé de transcendance, demeure silencieux. Et s'il n'est pas même exclu que ce monde, malgré son irréductibilité et son altérité radicales, puisse faire l'objet d'une intuition particulière, *extra verbis*, il ne parle pas. En tout cas il ne *nous* parle pas, —c'est nous qui parlons le monde.

L. M.

Francis Ponge
Le parti pris des choses
Poésie / Gallimard, 1995, 225 p., Frs 10.30

Saint-John Perse
Éloges *(suivi d'autres textes dont* ***Pluies****)*
Poésie / Gallimard, 1988, 225 p., Frs 12.30

(1) Ce qui ne l'empêche pas de réintroduire subrepticement la subjectivité lorsqu'il évoque, à propos de la sonnerie des gouttes, «un concert sans monotonie, non sans délicatesse».

(2) Fût-ce sous l'aspect des énigmatiques et enchantées météos marines de *France Inter*.

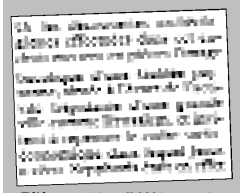
Bien-être et mieux-disant

Pour ne plus baisser les bras:

Voilà, **«dans toutes les boîtes aux lettres», n° 1, mai 2001**

Comprendre les médias

Metteur en page au «Temps», une formation à repenser

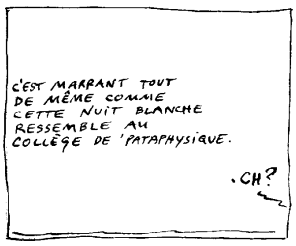


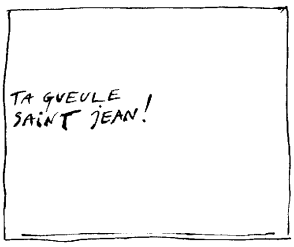
Télétemps, **14 avril 2001, page 4**

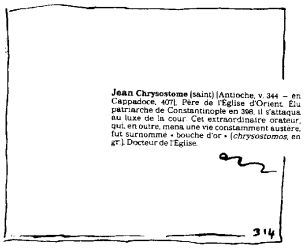
Télétemps, **14 avril 2001, page 5**

Télétemps, **14 avril 2001, page 5**

Viens, femme, te rasseoir sur le banc…

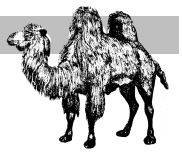






Le chameau rote (7)

Burb !



ET la chèvre broute. Heureusement ! Mais pourquoi ont-ils tué tant de moutons, ces Anglais? La fièvre aphteuse ne tue guère, voire presque pas, même chez les moutons. Et il semblerait, en plus, que 40 % des troupeaux décimés par l'Anglois n'étaient même pas atteints par la fièvre. Les mauvaises langues vont dire qu'il s'agit d'une manœuvre destinée à créer la rareté, pour faire augmenter les prix de la viande et disparaître une multitude d'exploitations nécessitant des subventions en contradiction avec les critères de Maastricht ou de Beeehton. Mais non, ce n'est pas ça. C'est parce que, depuis longtemps, les Anglais ne peuvent pas Blairer les agneaux. Donc, ils les réduisent au silence…

La chèvre cependant broute et le chameau rote. Burb ! Il y avait longtemps que le rapport d'un certain nombre de personnes avec la télévision me fascinait. Tant de personnes qui ont la télé, et qui disent ne pas (ou quasi jamais) la regarder, ne pas l'allumer, ne pas être au courant, même de Loft story. Ou alors, juste pour Mise au Point ou pour la permanente de Massimo. A moins que ce ne soit pour les enfants. Personne n'aurait l'idée de dire cela de ses sous-vêtements, par exemple. Oui, j'ai un slip, mais je ne mets pas. Ou seulement le dimanche. Personne de ma connaissance, du moins.

Ressemblant au téléviseur, mais plus récent, il y a le téléphone portable. Tant de personnes qui ont un de ces engins, mais ne s'en servent pas, ou si peu que cela ne vaut pas la peine de le mentionner. Qui n'en ont un que parce que leurs enfants, ou leur maman… J'ai récemment découvert quelque chose qui permet de mieux comprendre son côté honteux. Une collègue sociologue de la famille, donc qui en connaît un bout sur les perversités ordinaires et moins ordinaires de la société actuelle, m'a récemment dit, de son ton toujours docte : «J'ai un natel. Avec vibreur, a-t-elle précisé. *Mais je ne m'en sers que pour téléphoner.*» On peut donc s'en servir pour autre chose, je n'y avais jamais pensé, et ça explique tout ! Naïf que j'étais… Depuis, désireux d'en savoir plus, je cherche un peu partout à me procurer les vidéos de «Natels en folies», de «Portables pénétrants», de «Call me box» ou encore de «Allôooooouiiiiiii !», bref tous ces titres qui doivent faire vibrer les chaumières familiales, à mon insu.

Mais revenons au chameau, qui couplé au dromadaire, devient chamadaire. Une bosse et demi. Et dans le demi, il y a la moitié de l'entier. Oh ! yeah, oyez.

«Il était une fois, ce n'est pas coutume, dans une ville provinciale et lacustre, un syndic rose. Ce rose syndic aimait être syndic, et c'est pour cela qu'il était syndic. À ses côtés, il y avait un municipal rouge, de cette belle couleur qui orne les carpettes sur lesquelles marchent les grands de ce monde. Ce rouge municipal n'était pas sportif, mais aimait les sportifs. Tous, surtout certains. Or, une nuit, il arrive qu'une certaine gauche décide d'aller mettre son grain de sel dans une entreprise de la cité, notable imprimerie d'un quotidien AGIFLER (ou à peu près). Le syndic rose et le municipal rouge, convoqués et ravis, décident immédiatement de faire jouer un match entre cette gauche certaine et la police, pour les départager. Évidemment, cette dernière gagne : surentraînée, en supériorité numérique, ce n'était pas difficile de fiche des bleus et d'ancrer des peurs. L'ordre a ainsi été rétabli grâce au rouge municipal et au rose syndic.»

La morale de cette histoire? Il n'y en a pas, évidemment. Mais la campagne pour les municipales à Lausanne va bientôt s'intensifier. Le syndic rose arrivera-t-il à dire quelque chose de gauche? Le municipal rouge arrivera-t-il, lui, simplement à *dire* quelque chose? *Nanni Moretti, vieni*, c'est un sujet en or !

C'est ainsi que le chameau rote (burb !), tandis que la chèvre broute, tête chercheuse dans l'herbe pisseuse. Mais où donc est passé son tout petit cabri?

Ainsi va la vie.

J.-P. T.

Journal

Les contretemps (extraits)

Un coup de cuillère à pot plus tard

Mardi 10 : Juste avant la fermeture de midi, j'achète le Polaroïd chez Photo Marterey, le patron Monsieur Testard me vend le film qui contient dix Polaroïd et une pile qui alimente l'appareil et justifie les 24 francs. Le mode d'emploi dont je n'ai pas besoin est traduit de l'anglais seulement en hongrois, polonais, tchèque, turc, slovaque et russe. Le Polaroïd serait-il démodé ? En tout cas il est très laid. C'est exactement ce qu'il me faut. À proximité du magasin, je tombe, mais ne marche pas, sur une merde de chien sur laquelle est planté un mini drapeau suisse. J'hésite à prendre la photo de l'œil gauche (ça porte bonheur), et puis non, je ne veux pas que mon tout premier Polaroïd soit un caca et un drapeau suisse.

Plus tard, je vais chercher ma nouvelle DS 19 blanche, celle-là en modèle réduit 1/18. Elle est très belle, de 1963. Je la prendrai en Polaroïd.

Mercredi 11 : Une dizaine de téléphones pour l'appartement de S. Comme elle est à Zurich, c'est ma poire qui s'occupe de guider ces âmes en peine de 2 pièces et demie. Peu d'enthousiasme pour ces 60 m² de bonheur à 970 francs charges comprises, tant pis pour eux. Le quartier pour qui le connaît est un des plus chouettes de Lausanne. À cinq minutes du Tunnel et de la forêt de l'Hermitage, la rue Vulliemin est idéalement située.

Jeudi 12 : «Ce soir à 19h» c'est l'heure à laquelle je reçois chez S. Cette fois ils veulent tous s'inscrire, le premier avec un sac de montagne qui déborde arrive en trottinette... Il n'a pas de logement, travaille en intérim ; les deuxièmes deux étudiantes en architecture apprécient les deux chambres indépendantes, une jeune et jolie fille se grise de la grandeur des pièces, et en dernier deux futurs étudiants à l'Université qui viennent de quitter le Québec cherchent urgemment un logement. Heureusement, ce n'est pas à moi d'attribuer l'appartement, car je ne saurais lequel choisir.

Vendredi 13 : Avec mon Polaroïd, je cadre ma DS réduite. L'étonnant avec la qualité du tirage Polaroïd est qu'une bête photocopie de celui-ci donne un meilleur résultat.

Samedi 14 : Jour du déménagement, rendez-vous à 7h devant le gros fourgon 16 m³ Mercedes parqué à la Pontaise. Nous avons loué futé, chez Bison locations. Un indépendant très courtois qui m'explique que la première vitesse se situe en bas à gauche ; si le fourgon est vide, je peux démarrer en deuxième. Un coup de cuillère à pot plus tard et la Benz est pleine à craquer des signes extérieurs de richesse de S. À seize bras, c'était easy.

60 km/heure, vitesse de pointe à la montée de l'autoroute de Berne, le compteur va jusqu'à 125, il ne ment pas, aux faux-plat-descentes nous atteignons cette vitesse. Deux heures et demie plus tard nous voici S., sa sœur et moi, devant la charmante petite maison de trois étages. Nous sommes à Höngg, le Kreis 10 de Zurich, proche de la Limmat. À trois, on en bave un max, surtout avec l'immense lit qui semble incapable d'affronter l'escalier en colimaçon. Et pourtant… incroyable tout est dans l'appartement. Léger, je visite les lieux et insulte S. qui n'a pas vu qu'il y avait un accès de plain-pied beaucoup plus facile qui nous aurait évité de faire le tour de la maison et surtout de nous taper quinze marches. S. va être bien, elle est à cinq minutes à pied du travail, de la forêt et du tram 13 qui l'emmène en dix minutes à la Bahnhofstrasse.

Lundi 16 : À la boîte postale, je reçois de D. les corrections de mon journal, et de petites suggestions que je prends... ou que je laisse parfois : D. préfère la clé de la buanderie à clé de lessive, bien sûr, lui qui n'a pas de contact *lessive* avec son concierge, lui qui préfère donner son linge sale à la *buanderie* du Centre social protestant.

(à suivre)

D. de B.

Viens, femme, te rasseoir sur le banc...

Visionner-classer

Bon films – bons genres

POUR mieux naviguer en histoire du cinéma, Vincent Pinel propose 90 notices sur des genres (péplum, sérial, western, etc.), ou sur ce qu'il appelle des écoles (Kammerspiel, FEKS, Dogma, etc.). Chaque notice est divisée en une partie historique, et trois rubriques : «caractéristiques», «hommes et œuvres», «bibliographie». Une pareille machine à classer entre les mains, on est impatient de s'en servir en y glissant des termes.

Introduisons «au hasard» dans l'engin-à-genres un film dont il fut beaucoup trop question mais dont on est sûr que chacun et chacune a eu connaissance, voire fut contraint, pour une raison X, de le subir : *Titanic*. La machine à classer donne alors trois réponses, faisant apparaître l'affaire du rafiot percé dans les genres «catastrophe» aux côtés de *La tour infernale* et *Tremblement de terre* (sans qu'il soit précisé, notons-le au passage, que ce film était loué aux distributeurs avec un kit servant à faire trembler le sol, soit de grosses commodes branleuses disposées aux quatre coins de la salle, obligeant l'opérateur à resserrer les boulons des sièges en fin de soirée). *Titanic* est aussi rangé sous «drame», dans la sous-catégorie «drame sentimental», et aussi «superproduction», avec *Ben-Hur, Cléopâtre, Cabiria*. Ça marche. On pourra donc se fournir de ces quelques heures d'émotions de carton-pâte et de frissons numérisés si l'on aime.

Voyons un peu avec *Baisemoi*, dont on peut s'attendre à ce qu'il se retrouve dans les catégories pornographiques. Déception. Trop récent, probablement, pour que la machine réponde. Curiosité purement intellectuelle, on souhaite quand même visiter la page «porno». Or, comme souvent, le porno n'est qu'une sous-catégorie du genre «érotique». D'après cette «entrée», pour se rincer l'œil, on pourra se procurer –c'est la routine– *Romance*, le célèbre *Gorge profonde*, ou –plus surprenant– *Blow up* d'Antonioni.

Dans l'ensemble, le système fonctionne sans trop de ratés, lorsqu'on considère les nombreuses facettes des films, qui rendent la systématique difficile. Par exemple, les aficionados de Laurel et Hardy trouveront bien sûr les deux associés en compagnie de célèbres amuseurs, tels W. C. Fields et autres Jerry Lewis, regrettant toutefois qu'une rubrique «Film de destruction» (pourquoi pas, puisqu'il y a bien dans le livre un genre «Film de danse»?) ne rassemble pas les deux compères avec Buster Keaton, Rambo, et quelques autres. Nous adressons un vibrant plaidoyer à l'auteur pour une nouvelle édition comprenant cette catégorie. Car un des pouvoirs de la magie du cinéma réside bien dans cette faculté si jouissive des personnages de pouvoir tout bousiller autour d'eux, ce dont tout le monde rêve à un moment donné.

Autre façon de profiter des classifications de ce livre : le feuilleter pour se faire envie. La notice «Films gore», par exemple, mentionne un *Anthropophagous* de Joe d'Amato qui doit valoir son pesant de viscères. Le «Divisme», *«genre fugace (1913-1920)* […] *dont la notoriété reposa sur le culte porté à l'héroïne, la diva»*, fait rêver, ne serait-ce qu'en pensant à Lydia Borelli dans la «divine» *Rapsodia satanica*. La «Science fiction» évoque le trop beau *Aelita* de Protazanov, tout comme *2001 : L'Odyssée de l'espace*, qui, cette année, quitte évidemment la catégorie «Science fiction».

E. C.

Vincent Pinel
Écoles, genres et mouvements au cinéma
Larousse, 2000, 240 p., Frs 51.90

Vertiges de la valse

Interview d'un ex-rédacteur en chef de la presse dominicale par un futur ex-rédacteur en chef de la même presse qui sera prohainement remplacé par le précédent. Compris?

«Entre confrères, entre concurrents, bien sûr, on se connaît. Et on appréhende un peu, c'est normal, de le revoir après la tempête. On l'a dit marqué, usé, au bout du rouleau, laminé par la machine à broyer les rédacteurs en chef. Et Daniel Pillard est là, presque détendu à la table de ce café lausannois, une bière à la main. Le cheveu est certes devenu un peu plus gris –c'est fou ce que quinze mois d'enfer peuvent avoir comme effet sur les capillaires–, quelques poches sous les yeux. Et c'est tout. Le verbe est direct, l'analyse cruelle. Pillard a trouvé «amusante» l'idée de donner une interview à son petit concurrent du dimanche. Nous aussi. Mis à la porte lundi soir par Edipresse, premier groupe de presse de Suisse romande, ce rédacteur en chef de 46 ans, à qui jusque-là tout avait réussi, doit digérer l'échec, gérer son lendemain en «chômeur de luxe», comme il le dit. Mais en chômeur tout de même, avec cette question lancinante : y a-t-il une vie après la direction d'un journal à gros tirage, le plus gros de Suisse romande?»

Introduction de l'interview de Daniel Pillard par Jean-Philippe Ceppi et Christophe Passer, in *dimanche.ch*, 18 mars 2001

Roman-feuilleton

Walther Not

Le calme plat

Traduit de l'allemand et présenté par Cédric Suillot

Dixième épisode

Résumé des épisodes précédents

Le cadavre d'un homme a été découvert à Pully, sur la route du lac. Son identité s'est avérée fallacieuse. Une discussion met les enquêteurs sur la piste du colonel fasciste Fonjallaz, dont un sbire vient d'assommer au bord du lac l'inspecteur stagiaire Not.

Lutry, lundi 6 septembre 1937, 14h00

Des reflets brillaient sur du cuir : j'étais *dans le cirage*.

Je me réveillai face à six bottes lustrées, à un pas de mon visage. M'efforçant de ne pas trop remuer, je ne fis qu'entrouvrir les yeux. On m'avait porté à l'intérieur du «château» : un sol de marbre, un escalier, un hall très haut, où trônait un fauteuil, orné de ce que je pris d'abord pour une sculpture de taureau ailé babylonien, et qui représentait en fait un écusson helvétique accompagné d'une palme et surmontant des faisceaux de licteurs. De lourdes tentures noires encadraient les portes et le fauteuil. De chaque côté du siège vide, se tenaient deux gardes identiques à ceux du portail, les mains dans le dos. Derrière moi, des bruits de pas. Une voix hésitante exprimait l'avis qu'il fallait «appeler le patron», une autre invoquait le caractère sacré de «la sieste du chef national». Passablement vaseux, je m'attendais à tout moment à entendre l'orchestre s'accorder afin que l'opérette débutât.

Les bottes devant moi claquèrent soudain des talons. Un personnage dans la soixantaine, l'œil cerné, le cheveu et la moustache noir corbeau, visiblement teints, descendait en vociférant, vêtu d'une robe de chambre à revers de velours.

– Salopard ! Mouchard !

Je gémis sous les coups de pied. Le «chef national» me tabassait. Il fallait que je réagisse. Un seul mot vint à mon esprit, peu original :

– Police !

Arthur Fonjallaz se figea :

– Police ? Et puis quoi encore ?

– Inspecteur Not, de la police zurichoise, détaché auprès de la Sûreté à Lausanne.

Dérisoire bouclier, je brandissais la carte officielle attestant ma fonction. Il se tourna vers ses chemises noires :

– Vous ne l'avez pas fouillé, crétins des Alpes ?

– Ben non, chef, on n'a pas pensé.

L'ancien colonel se mit alors à trépigner des talons tout en secouant ses poings fermés. «C'est invraisemblable ! Comment vais-je pouvoir régénérer le pays tout entier si je suis entouré d'un pareil ramassis d'incapables ! Vous êtes achetés par les francs-maçons, ou quoi ? Meyer, Racine et Corthésy, je vous dégrade : vous ne faites plus partie de la garde nationale !» Joignant le geste à la parole, le fulminant fasciste s'acharnait à arracher les épaulettes de ses hommes, lorsque s'approcha de lui un personnage jusque là en retrait. C'était le portier d'hôtel que nous avions entrevu, Potterat et moi, peu auparavant. La visière de sa casquette cachait son visage, mais le grondement qui sortit de son cou fit qu'il n'eut pas besoin d'enlever son déguisement :

– Je vous avais averrri ! C'est un inspecrreur ! Il rrraque les assassins de Chamblandes, une grosse hisrroire : Barraillard est sur le pied de guerre ! J'ai déjà vu celui-là hier au Cenrrral !

– Pute borgne !… comme si je n'avais pas assez d'ennuis comme ça !

L'agitation de Fonjallaz ne fit que croître ; il retira sa robe de chambre et se mit à la piétiner. La rage folle qui l'envahissait avait quelque chose d'effrayant. Quoiqu'il passât sans cesse sa main dans ses cheveux, chaque nouveau sursaut ramenait une longue mèche en travers de son front. Une transpiration abondante tachait ses doigts, désormais noirs de teinture, comme sa bouche d'ailleurs, autour de laquelle sa moustache avait commencé de dégouliner.

– Resrrez maîrrre de vos nerfs, comme un vérirrable squadrisrre ! Je vous avais dit de vous rrenir rrranquille. Vorrre rrâche est de croire, obéir et combarrrrre selon les ordres de l'Ovra. Le Chef a rroujours raison !

Je me relevai, stupéfait. La police politique de Mussolini, qui enfermait les opposants et poursuivait les antifascistes dans toute l'Europe, était donc présente à Lausanne, sous la forme d'un chef de rang trachéotomisé. L'employé du Café central, presque aussi agité que le châtelain de Mémise, levait les yeux au ciel, invoquant Benito et la Madone tout à la fois.

Une vive lumière éclaira soudain la scène. La porte blindée s'était ouverte, et deux nouveaux fascistes du cru étaient entrés, le béret au ras des sourcils.

– Chef, il est quatorze heures trente : la relève. Je vous annonce la garde nationale fasciste ! Effectif : quatorze ; excusés : deux ; exclus : trois ; absents : cinq. Rien à signaler, mis à part l'inspecteur Potterat qui nous reluque à la jumelle, assis sur un mur de vigne.

Blême dans son pyjama anthracite, le *Duce* de Lutry salua ses nervis d'un bras à peine tendu –leur claquement de talons fit résonner les lieux d'un interminable écho–, et se tourna vers l'asthmatique venu de Rome. Les ordres ne se firent pas attendre :

– Allez le chercher. On va arranger rrout ça.

Quelques minutes plus tard, le plus impressionnant inspecteur de la police cantonale vaudoise nous rejoignait dans le hall du colonel fasciste, le chapeau mou et les épaules détrempés par la pluie. Son entrée en matière révéla une fois de plus son sens de l'à-propos :

«L'état-major de la Fédération Fasciste Suisse. Au centre: le Chef.»

– Le chasselas est presque bon, mon colonel. Il ne faudrait pas que la grêle s'en mette : ça serait la cata, pas.

– Les vendanges commencent dans quinze jours, sergent. Mais là n'est pas la question, fouchtra ! Que me voulez-vous, vous et votre foutu Zurichois ?

– C'est qu'on a trouvé un cadavre un peu mort sur la route de Pully et…

– Un franc-maçon ? l'interrompit Fonjallaz.

– Ah ça, on n'en sait rien, mon colonel. Il s'agit bien sûr d'un étranger de l'extérieur dont l'identité douteuse n'est pas encore clairement établie, pas. Mais rien n'indique qu'il s'agit d'un frère trois-points.

– Alors ce sont eux qui ont fait le coup ! Vous savez, Potterat, ils sont partout : des forces occultes nous entourent ! Un vaste complot est en marche pour faire rentrer notre pays dans le giron des gouvernants de l'ombre qui dirigent certains pays voisins. Ils s'attaquent à moi ; ils m'ont fait chasser de l'armée ; à plusieurs reprises, ils ont tenté de me ruiner. Mais je les sens, j'ai une sorte de sixième sens, il me suffit de scruter un visage… Vous n'êtes pas entré à la loge au moins, Potterat ?

Les petits yeux noirs de Fonjallaz s'efforcèrent alors de découvrir la vérité sous les paupières tombantes de l'inspecteur, qui nia mollement, puis, le nez en avant, le colonel vint renifler mon menton. Potterat poursuivit :

– Mon colonel (il ne pouvait s'empêcher de mettre du respect dans cette expression), il faudrait que nous sachions où vous étiez, vous et vos hommes, dans la nuit de samedi.

– Nous tenions justement ici même un rassemblement des sections de notre fédération. Trois cents hommes en uniforme, venus de tout le pays. Un spectacle rare, sergent, tant d'énergies vibrant dans un projet unique. Nous avons évoqué la situation du mouvement, l'avenir de l'Europe, et j'ai conclu par un discours de portée nationale.

Trois cents chemises noires en action, même au milieu de la nuit, auraient été entendues au travers des murs les plus épais. Leur implication dans le meurtre de Chamblandes était peu vraisemblable. Même si ses propos semblaient le mettre hors de cause, le *Duce* de Lutry tremblait encore des mains et de la mâchoire comme s'il s'efforçait de tenir sa langue. Une sorte de tic nerveux lui faisait jeter des coups d'œil inquiets en direction de l'ovriste hiératique. Savaient-ils autre chose ?

Je fis signe à Potterat de s'écarter, et nous discutâmes brièvement en aparté :

– Inspecteur, il faut les arrêter tous les deux !

– Et pourquoi donc ? Pour coups et blessures sur ta personne ? Mon pauvre ami, il ne fallait pas y aller. Moi j'étais contre, c'était ton idée, pas. Écoute-moi bien : je connais le Fonjallaz, j'ai servi dans une batterie qui était sous ses ordres avant la guerre. Il était déjà à moitié badadia, du genre à faire du foin parce qu'un commandant de corps s'était montré à poil à la fenêtre d'un cantonnement. Il a seulement besoin d'un infirmier en psychiatrie, ce lascar ! et je connais déjà le diagnostic : ouste pour la maison jaune !

– Et l'autre ? Il s'agit manifestement d'un agent d'une puissance étrangère en mission sur le territoire suisse !

– L'Italien qui siffle est repéré. Au pire, il va disparaître prochainement, un autre le remplacera.

L'honorable David-Étienne Potterat baissa alors encore la voix d'un ton, et me prit par le bras :

– Tu sais, Walti, ce toussoteux, je l'ai déjà vu quelquefois : il était cul et chemise avec les pontes de l'Institut italien de Culture, pas loin de l'hôtel de la Paix. Et là, moi je te dis gare aux enquiquinements. Tout ce que Lausanne compte de notables, des Conseillers d'État, des juges, des officiers supérieurs, des professeurs des facultés –et même des pasteurs !–, a passé par là-bas. Si tu fais du raffut chez les mussolinistes, on aura toute la haute sur le dos, pas. Moi, je les connais, Walti, on va vers les gros emmerdements si tu continues.

L'ancien sergent d'artillerie plissa les yeux, ce devait être un sourire, et ajouta, définitif :

– Tu peux greuler l'arbre tant que tu veux, va. Les cancoires ne vont jamais tomber. Ils n'ont pas tué l'Eberhardt, je te dis !

– Je peux au moins l'interroger ?

– Mouais…

La maîtrise dont faisait preuve l'agent secret italien était impressionnante, rien ne semblait capable de l'atteindre. «Dans le renseignement, tout n'est qu'affaire de dissimulation.», m'avait déclaré sentencieusement le commandant Bataillard le matin même. Il fallait faire croire à mon interlocuteur que j'en savais long sur son rôle dans cette affaire :

– Gertrude Schüpbach venait de Rome : elle était sous vos ordres ?

– Vous êrres complèrrement à côrré, inspecrreur : cerrrre femme est un agent norroire du Kominrrern ! Elle prérrend érrudier les langues orienrrales, mais nous savons bien qu'elle rrravaille pour le comprre de Moscou !

Mes premiers pas au poker-menteur dans la guerre de l'ombre n'étaient guère brillants : j'avais seulement appris que la direction de l'Ovra avait averti son résident de la venue d'une espionne bolchévique à Lausanne. Je fis une deuxième tentative :

– Elle vous a donc échappé autant qu'à nous. L'échec est complet, et votre ambassadeur sera sans doute ravi de rendre compte de votre arrestation au Conseiller fédéral Motta…

– Écourrez, on peut s'arranger. Voilà, la sirruation…

Et l'agent secret transalpin expliqua que ce n'était pas le moment pour lui d'être coffré, puisque la nouvelle direction de la diplomatie italienne (1) venait d'exiger qu'il justifie l'usage que «ce clown, ce pirrre de Fonjallaz» avait fait des fonds secrets qu'il convoyait à Lutry depuis cinq ans.

– Je suis déjà bon pour la déporrration ; si je déclenche un incident diplomarrique, je rrermine mes jours en Errhiopie ! Laissez rromber…

– Et en échange ?

En échange, il nous rapporta tout ce qu'il savait du meurtre de Chamblandes. Sa source n'était autre que son épouse Malgraziata, lingère à l'hôtel de la Paix. Selon elle, Schüpbach et Rossi étaient revenus à l'hôtel dans l'après-midi, une petite valise à la main. Cette mallette, qui ne faisait pas partie de leurs bagages à leur arrivée, avait été laissée dans la chambre lorsqu'ils étaient sortis en ville en début de soirée. Lors de leur retour précipité, peu avant minuit, la lingère les avait entendus ouvrir tous les placards, en proie à un affolement certain : l'homme claquait les tiroirs et les portes, cependant que la femme se lamentait : «La valise ! La valise ! Qu'allons-nous devenir ?» Ils avaient pris la fuite dans les minutes qui suivirent.

L'importance du témoignage n'avait pas échappé à Potterat. Il tirait sur son cigare à pleins poumons, et sa moustache, que son expression renfrognée avait fait remonter vers ses narines, s'emplissait d'une fumée épaisse. Sa fureur paraissait à son comble, mais il ne disait rien.

J'essayai d'en savoir plus :

– Et votre femme n'a bien sûr vu personne entrer dans la chambre de Rossi et Schüpbach ?

– Non, Malgraziarra est cerrraine que personne n'a passé sur l'errage, sauf cette Arrlerre Derrochio… rrh rrrh.

La fin de son propos se perdit dans un accès de toux homérique, conséquence du rideau de fumée sous lequel l'inspecteur Potterat venait de le dissimuler. Le mussolinien ventriloque avait pâli ; il râla quelques secondes encore ; puis, les yeux exorbités, il ne fut plus capable que de battre l'air, comme un chef d'orchestre hagard. Sa respiration s'arrêta et il s'évanouit.

– Ah, flûte alors, commenta benoîtement le subordonné du commandant Bataillard, pendant que je m'efforçais de relancer la respiration de l'asphyxié.

– Vous l'avez tué ! se mit à hurler le colonel Fonjallaz en larmes, qui grimpait aux rideaux charbonneux entourant son trône. Vous avez tué Osvaldo, lui qui avait survécu aux gaz autrichiens à Caporetto ! Un vrai fasciste, dur comme l'acier et pur comme le cristal ! Il était à Fiume, savez-vous, pandores arriérés ? et Gabriele d'Annunzio lui avait déclaré dans son palais en feu : «Vous êtes mon maréchal-des-logis mystique, mon archange d'intendance !» Et vous l'avez tué, Potterat !

– Inutile de vous fatiguer, me conseilla une des chemises noires présentes. Il lui arrive souvent de perdre le souffle : il se réveillera dans quelques heures, comme si de rien n'était.

De fait, nous ne pouvions plus rien en tirer. Potterat, sans un mot, me tira par le bras hors du château de Mémise, minable palais d'un apprenti-dictateur peu doué. Dehors, la tempête faisait rage, le vent du lac amenant des trombes d'eau sur la côte.

– Gertrude Schüpbach, Arlette Derochio –ou Delvechio, ce n'était pas clair. Cette histoire est pleine de femmes fatales, Potterat…

– Jamais entendu parler d'une souris d'hôtel qui s'appelle Arlette… On connaît pas ça chez nous. Et d'abord, je te rappelle que nous allons ce soir surveiller les rouges, avec Lambelet et Porchet. Je passerai te chercher à la pension juste avant le souper. Tâche d'être prêt, pas !

Dans une volte-face, il me tourna le dos et partit sous la pluie. Fâché.

(à suivre)

(1) L'explication semble exagérée : Galeazzo Ciano était ministre des Affaires étrangères depuis juin 1936. *(N. d. T.)*